
François MAURIAC
Commencements d'une vie
Bordeaux ou l'Adolescence
Orages
L'Affaire Favre-Bulle

FRANÇOIS MAURIAC

COMMENCEMENTS D'UNE VIE

BORDEAUX OU L'ADOLESCENCE

ORAGES

L'AFFAIRE FAVRE-BULLE

Table des matières

COMMENCEMENTS D'UNE VIE

INTRODUCTION

J'AI naguère écrit le premier chapitre de mes souvenirs ; il m'a suffi de le relire pour décider de m'en tenir là. Est-ce bien moi cet enfant que je rappelais ainsi à la vie ? Sans doute, quand je m'appliquais à ce travail, n'avais-je pas l'intention de me confesser, du moins étais-je On vantera son courage, son humilité. On trouvera mille raisons de l'absoudre sans révéler la véritable : c'est que celui qui confesse tout, aide au soulagement de ceux qui n'avouent rien.

Pour en revenir à ce premier – et dernier – chapitre de mes souvenirs, j'admire avec quelle audace j'y ai mis l'accent sur la solitude et sur la tristesse de mon enfance. Au vrai, j'avais beaucoup d'amis et nul n'a eu plus que, moi le goût des palabres sans fin, des confidences, des lettres. Étais-je si désespéré ? Les jours de congé me paraissaient trop courts parce que je voulais à la fois les passer chez mes cousines, dévorer un livre, aller à la foire.

De tous mes plaisirs, le plus cher me venait de ce cœur mélancolique justement, que dans mes souvenirs je me suis plu à monter en épingle. Je me rappelle mon émerveillement lorsqu'à seize ans, je découvris dans l'Homme libre, *de Barrés, la mirobolante formule :* sentir le plus possible en s'analysant le plus possible. *Cela me jeta dans des transports. C'était ce que je faisais depuis l'âge de raison. Un enfant jouait à être solitaire et*

méconnu ; et c'est le plus passionnant des jeux… Peut-être parce qu'un instinct l'avertit qu'il y a là beaucoup plus qu'un jeu : une préparation, un exercice pour devenir homme de lettres. Aimer à se regarder souffrir, signe évident de vocation ; mais il faut commencer par souffrir et je me souviens que je faisais flèche de tout bois…

Attention ! me voilà sur une piste qui, si je l'avais suivie, m'aurait fait découvrir un enfant encore plus étranger à moi-même que celui dont j'ai naguère tenté de reproduire les traits.

Est-ce à dire que les souvenirs d'un auteur nous égarent toujours sur son compte ? Bien loin de là : le tout est de savoir les lire. C'est ce qui y transparaît de lui-même malgré lui qui nous éclaire sur un écrivain. Les véritables visages de Rousseau, de Chateaubriand, de Gide se dessinent peu à peu dans le filigrane de leurs confessions et mémoires. Tout ce qu'ils escamotent (même si c'est le bien), tout ce sur quoi ils appuient (même si c'est le mal) nous aide à retrouver les traits qu'ils ont mis, parfois, beaucoup de soin à brouiller.

Surtout, gardons-nous de croire qu'un auteur retouche ses souvenirs avec l'intention délibérée de nous tromper. Au vrai, il obéit à une nécessité : il faut bien qu'il immobilise, qu'il fixe cette vie passée qui fut mouvante. Tel sentiment, telle passion qu'il éprouva, mais qui furent, dans la réalité, mêlés à beaucoup d'autres, imbriqués dans un ensemble, il faut bien qu'il les isole, qu'il les délimite, qu'il leur impose des contours, sans tenir compte de leur durée, de leur évolution insaisissable. C'est malgré lui qu'il découpe, dans son passé fourmillant, ces figures aussi arbitraires que les constellations dont nous avons peuplé la nuit.

Il ne faut pas non plus faire grief à un auteur de ce que ses mémoires sont, le plus souvent, une justification de sa vie. Même sans l'avoir voulu au départ, nous finissons toujours par nous justifier ; nous sommes toujours à la barre, dès que nous parlons de nous, même si nous ne savons plus devant qui nous plaidons. Mémoires, confessions, souvenirs témoignent qu'à toute foi religieuse survit, dans la plupart des hommes, cette angoisse du compte à rendre. *Tout auteur de mémoires, chacun à sa façon, et fût-ce en s'accusant, prépare sa défense… Devant la postérité ? peut-être ; mais inconsciemment ne cherche-t-il pas à fixer l'aspect qu'aura son âme aux yeux de Celui qui la lui donna et qui peut la lui redemander à chaque instant ?*

Ce désir inavoué de se justifier me paraît être un trait commun aux confessions les plus différentes, et c'est, semble-t-il, le caractère étrange de l'œuvre d'un Proust (ces mémoires à peine romancés) qu'il y décrit des actions dont non seulement la portée morale ne l'intéresse pas mais où il ne voit rien qui puisse éveiller d'autre sentiment que l'intérêt ou la curiosité.

Je pense ici beaucoup moins à la description de certains vices, qu'à tels actes ignobles qu'il relate comme la chose la plus ordinaire : par exemple lorsque pour être éclairé sur les mœurs de sa maîtresse morte, le héros (celui qui dit jej *donne de l'argent à un domestique d'hôtel, et le charge de mener une enquête à ce sujet. Mais justement, si Proust semble avoir perdu l'instinct de sa propre défense et de sa justification, c'est peut-être dans la mesure où ses mémoires sont romancés et où il n'a plus le sentiment d'être lui-même en cause. Et surtout, il pulvérise la personne humaine en « moi » qui se succèdent et meurent, sans qu'aucun d'eux puisse hériter des crimes de celui qu'il remplace.*

En somme, saint Augustin est peut-être le seul auteur de Confessions qui ait été conscient de l'instinct auquel cède un homme qui raconte sa vie. Et sans doute, celui qui est assuré d'écrire en présence de la Trinité redoute de mentir. Il parle à un Dieu qui connaît tout, qui lit au fond de notre cœur… Pourtant, du seul point de vue humain, de tels mémoires risquent de nous égarer pour de plus hautes raisons que ceux de Jean-Jacques. Chez un saint, l'objet de son étude, qui est lui-même, s'anéantit devant Dieu. Devant Celui qui est, il devient celui qui n'est pas.

Mais c'est chercher bien haut des excuses, pour m'en être tenu à un seul chapitre de mes mémoires. Ea vraie raison de ma paresse n'est-elle pas que nos romans expriment l'essentiel de nous-même ? Seule, la fiction ne ment pas ; elle entr'ouvre sur la vie d'un homme une porte dérobée par où se glisse, en dehors de tout contrôle, son âme inconnue.

I

LA MORT DE MON PÈRE. LA PRIÈRE DU SOIR. LE JARDIN D'ENFANTS

JE ne me suis jamais accoutumé à ce malheur de n'avoir pas connu mon père. J'avais vingt mois lorsqu'il est mort : quelques semaines de grâce accordées par la Providence, et je me fusse souvenu de lui ; car sa mère qui lui survécut à peine une année, je la revois.

Je la revois dans le vestibule de la triste maison langonaise où j'ai situé le drame de *Genitrix*, vaste demeure mal fermée que les trains de la ligne Bordeaux-Sète faisaient tressaillir, la nuit. La vieille dame, atteinte d'une maladie de cœur, demeurait assise dans un fauteuil près du guéridon où il y avait la sonnette et la boîte de pastilles. J'en volais une, et elle me menaçait, en riant, de sa canne.

Mais mon père, qui la précéda de quelques mois dans la tombe, je ne le revois pas. Il était allé dans les propriétés de la lande, entre Saint-Symphorien et Jouanhaut, l'héritage récent de son oncle Lapeyre. Ce soir-là, il revint avec un grand mal à la tête. Bien plus tard, si le jour de la

composition de calcul je décidais de ne pas aller au collège, je savais qu'il suffirait de passer la main sur mon front avec un air dolent, pour que ma mère s'inquiétât et me retînt au logis.

Je ne me rappelle pas mon père, mais je me souviens du temps où ses traces étaient encore fraîches ; et quand ma mère ouvrait l'armoire de sa chambre, je regardais, sur la plus haute étagère, un chapeau melon noir, « le chapeau de pauvre papa ».

Nous n'habitions plus la maison de la rue du Pas-Saint-Georges où j'étais né et où il était mort : la jeune veuve avec ses cinq enfants avait cherché un refuge chez sa mère, rue Duffour-Dubergier. Nous y occupions le troisième étage. La vie se concentrait dans la chambre maternelle tendue de gris, autour d'une lampe chinoise coiffée d'un abat-jour rose cannelé. Sur la cheminée, la *Jeanne d'Arc* de Chapu écoutait ses voix. Selon les saisons, les cris des martinets déchiraient le soir étouffant, ou le bourdon de la cathédrale emplissait la nuit de Noël, ou les sirènes des bateaux gémissaient dans le brouillard. Dès neuf heures, notre mère se mettait à genoux et nous nous pressions autour de sa robe. Mes frères se disputaient « le coin » entre le prie-Dieu et le lit. Celui qui occupait cette place privilégiée enfouissait sa tête dans les rideaux qui tombaient du baldaquin et pouvait s'endormir aux premières paroles : « Prosterné devant Vous, ô mon Dieu ! je Vous rends grâce de ce que Vous m'avez donné un cœur capable de Vous connaître et de Vous aimer… » et ne se réveiller qu'aux ultimes supplications : « Dans l'incertitude où je suis si la mort ne me surprendra pas cette nuit, je Vous recommande mon âme, ô mon Dieu, ne la jugez pas dans Votre colère… »

A quel âge ai-je commencé d'être sensible à cette admirable prière en usage dans le diocèse de Bordeaux ? Il me semble que dans ma petite enfance, déjà je m'émouvais de cette incantation ; de moi-même, j'y ajoutais du pathétique. C'est ainsi qu'au lieu de la formule : « Dans l'incertitude où je suis si la mort ne me surprendra pas cette nuit », pendant des années, j'ai entendu : « Dans l'incertitude où je suis, que la mort ne me surprenne ah ! pas cette nuit ! » Il est vrai que ma mère couvrait sa figure de ses mains, la découvrait tout à coup, sa voix d'abord étouffée, soudain éclatait : ainsi imaginais-je ce « ah ! », ce râle d'angoisse guetté chaque soir et qui, peut-être, a suscité en moi le goût de l'émotion exprimée, rendue sensible par un artifice.

Nos chemises de nuit étaient si longues que je n'eusse pu me gratter le pied. Nous savions que l'Être Infini exige des enfants qu'ils dorment les mains en croix sur leur poitrine. Nous entrions dans le sommeil les bras repliés, les paumes comme clouées sur notre corps, étreignant les médailles bénites et le scapulaire du Mont-Carmel que pour le bain même il ne fallait pas quitter. Ces cinq enfants serraient contre eux, d'une étreinte déjà passionnée, l'invisible amour. Le souffle de notre mère cherchait chacun de nos visages dans la nuit. Et elle descendait enfin chez ma grand-mère qui habitait les étages inférieurs. Je me souviens du bruit retentissant et terrible de la porte d'entrée qu'elle fermait derrière elle, contre une tene solitude, 11 ne restait que le refuge du sommeil.

Dès cinq ans, ma mère m'amena au jardin d'enfants que dirigeait sœur Adrienne, rue du Mirail, en face de cette Institution Sainte-Marie où les Marianites en longue redingote noire, en chapeau de soie et en pantoufles de feutre s'occupaient d'instruire mes frères. J'avais une blouse longue et des petites culottes blanches qu'il était prévu que je pouvais salir, puisque sœur Marie-Lorette en détenait une pile de rechange. C'était une converse qui nettoyait nos doigts à la pierre ponce, ces doigts déjà un peu meurtris, quelquefois, par le claquoir de sœur Ascension, aux yeux de braise. Je me souviens, le premier jour où je fus au jardin d'enfants, de cette chaleur contre ma cuisse, de cette flaque à mes pieds que je contemplais d'un air stupide ; et de tous les enfants qui me faisaient les cornes. Est-ce un souvenir ou n'est-ce pas plutôt (comme je le crois) une invention de mes frères ? Ils prétendaient que lorsqu'un bruit insolite retentissait, la sœur reniflait tous nos petits derrières jusqu'à ce que son odeur eût décelé le coupable. Ils assuraient aussi qu'en cas de besoin pressant, on devait lever un doigt pour « le petit », et deux doigts pour « le gros ». Mais nous sommes, ici, en pleine légende.

Pour nous dégourdir les jambes, les sœurs nous faisaient marcher à la queue leu leu dans la grande salle, avec des pas compliqués, scandés par un cantique à Jeanne d'Arc :

Honneur à ta bannière ! Honneur à ton drapeau !

L'odeur de chlore des cabinets emplissait ce couvent. Nous faisions tristement de petits jardins avec les cailloux de la cour. Les sœurs auraient

voulu que nous ayons des costumes de velours noir et des cols de dentelle pour les « séances » qui étaient des cérémonies où des élèves serinés d'avance passaient au tableau devant les parents réunis, tandis que les plus petits suçaient des sucres d'orge. Seul mon frère Pierre, sans doute à cause de ses belles boucles, bénéficia de ce costume et de ce col. Pour moi, on n'essaya jamais de m'embellir : une paupière déchirée avait agrandi un de mes yeux ; on m'appelait Coco-bel-œil et j'avais l'aspect pauvre et chétif.

La classe finissait à quatre heures ; comme mes frères, dans le collège d'en face, n'étaient libres qu'à six heures et demie, il fallait attendre que la bonne Octavie les vînt chercher, pour que je pusse sortir aussi. Durant ces deux heures, avec quelques autres petits garçons, je demeurais immobile sur une chaise, dans une pièce exiguë, près de la porte cochère. Pour que nous restions tranquilles, la tourière nous donnait à manger du *Pain des Anges'*, ainsi appelait-elle les débris de pain azyme que le couvent fabriquait pour les paroisses de la ville. Pendant deux tours d'horloge, nous nous repaissions de cette blanche pâte où s'arrondissaient les trous que le moule y avait dessinés.

II

LES PAUVRES MORTS

AINSI repu de pain azyme, je regagnais avec mes frères le petit troisième où notre mère en deuil nous attendait. Bien que ce fût un appartement médiocre, il y régnait une abondance que nous jugions alors naturelle. Nos métairies landaises nous fournissaient les poulets gorgés de millade (toujours cuits à la broche). L'homme d'affaires Ardouin était le meilleur chasseur de bécasses du canton. Nous mangions les bécasses en pâté, en purée ; les confits de canard et de chapon nous paraissaient le mets le plus ordinaire. Mon grand-père arrivait toujours de Langon avec des foies gras ou quelque volaille de choix. Je me souviens de sa dernière visite, l'avant-veille de sa mort (j'avais cinq ans). Il s'assit lourdement dans un fauteuil, regarda des photographies de personnes mortes parmi lesquelles était la sienne : « Quel cimetière ! » soupira-t-il. Il mangea beaucoup de poulet aux nouilles qu'on avait préparé exprès pour lui. Il rentra, le lendemain, dans le triste logis de Langon, au bord de la ligne Bordeaux-Sète, qu'il avait fait construire pour ses trois enfants dont un seul survivait, et où il habitait seul. Que de fois ai-je entendu le récit de sa mort ! Ce jour-là, il alla revoir tous les endroits qu'il aimait, sa propriété de Malagar, l'hospice de Langon qu'il administrait ; puis après le dîner, il se rendit chez de vieux amis où il faisait chaque soir sa partie de boston ; et c'est ici qu'intervient le surnaturel : « Monsieur Mauriac, je vais à la bénédiction, voulez-vous m'accompagner ? » lui demanda la dame amie. Mon grand-père avait été fort anticlérical toute sa vie, adversaire juré des Pères Maristes de Verdelais. Bien qu'il se fût adouci (sous l'influence de ma mère qu'il adorait) il n'avait pas mis les pieds à l'église depuis des années. Or, à la surprise générale, il accepta d'accompagner la vieille dame et parut très recueilli jusqu'à la fin du Salut. Au retour, sur la route, devant chez les demoiselles Merlet, il défaillit, s'affaissa. On le porta jusqu'à son lit. Il eut le temps de répondre à l'amie qui le suppliait de prier : « La foi nous sauve… » et il joignit les mains.

Je n'assistai pas à l'enterrement ; mais la maison de Langon où n'habitait plus que la vieille sœur de mon grand-père, servie par trois domestiques inoccupés, me parut plus vaste, plus sinistre. Je me souviens de ma terreur lorsque j'entrebâillais la porte de la chambre où bon-papa était mort. Les persiennes en étaient toujours closes. De grands rideaux chocolat enveloppaient à larges plis le ht funèbre, les fenêtres. Ma sœur me montrait l'endroit où avait été placé le cercueil. Les trains faisaient trembler le verre d'eau.

Pauvres morts oubliés de ma famille, c'est Malagar où je suis, Malagar que vous aimiez, et seul d'entre vos descendants, j'ai hérité de cet amour. Les tiroirs sont remplis de lettres qui n'ont même pas jauni après un demi-siècle : celle où mon oncle Louis est grondé pour avoir, à dixsept ans, suivi l'enterrement de Victor Noir et s'être exposé au feu des canons rangés devant les Tuileries ; celle que mon père signait, en 1870, *Jean-Paul Mauriac, soldat de la République.* Dans ce vieux salon où je pense à eux, quel étonnement de découvrir que je pense à eux *réellement*, pour la première fois de ma vie peut-être. C'est que je me sens tout proche de cette tombe où ils sont étendus, à trois kilomètres d'ici, dans le cimetière de Langon, contre le mur que dominent des piles de bois odorant.

Notre mère nous menait chaque année devant le caveau ; ce pèlerinage nous avait dispensés du collège ; nous nous divertissions à lire les épitaphes. Le peuple des morts nous demeurait aussi étranger que celui des poissons des grandes profondeurs. Notre mère pourtant récitait en français le psaume terrible : « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ! Seigneur, écoutez ma voix !… Si vous considérez nos iniquités, qui subsistera devant Vous ? » Je regardais avec malaise ce petit temple, feignant de croire que le purgatoire était à l'intérieur, et je m'amusais à imaginer que chaque samedi la Vierge en soulevait le couvercle comme d'une bouilloire.

Ils ont été vivants, unis par cette tendresse, dans la triste maison dont le plus jeune de leurs petits-fils a osé se servir pour y loger les personnages de *Genitrix.* De là, mon grand-père pouvait gérer ses propriétés et celles de sa femme. Il préférait entre toutes ce Malagar que j'ai reçu en partage, sur le coteau qui domine la rive droite de la Garonne, près du calvaire de Verdelais, face à Sauternes et aux Landes. Les forêts de sa femme, à sept lieues de là, s'étendaient dans une région bien différente, quoique si proche,

du côté de Villandraut et de Saint-Symphorien : des lagunes, des pins à l'infini. Ma grand-mère, née Lapeyre, venue de Villandraut, était issue elle-même, par sa mère, des Martin dont la maison, transformée depuis un siècle en métairie, s'est écroulée cette année ; elle s'élevait dans ce quartier perdu de Jouanhaut que j'ai décrit, dans *Thérèse Desqueyroux,* sous le nom d'Argelouse. Aujourd'hui encore, Jouanhaut n'est relié au bourg que par une route impraticable, et au-delà s'étendent jusqu'à l'Océan les pins, les ajoncs, le sable, le marais de la Téchoueyre, la Lande du Midi. Que devait être ce pays, il y a cent ans, lorsque ces mauvaises routes n'existaient même pas ? Pour aller à Bordeaux, les Martin avaient le choix entre le cheval avec la femme en croupe, ou la charrette à bœufs des rois fainéants. On tendait un drap sur la charrette, on y installait des chaises de cuisine ; en plus de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour atteindre Varsovie, ils arrivaient à Preignac, d'où le bateau descendait le fleuve vers Bordeaux.

III

CHATEAU-LANGE. L'AMITIÉ DE JÉSUS-CHRIST. LA TRISTE ENFANCE. L'ENFANT QUI PLEURE POUR RIEN

QUEL enfant étais-je, dans cette atmosphère ? Un enfant triste et que tout blessait. Pourtant l'extrême austérité de notre maison n'empêchait pas qu'elle fût joyeuse ; j'avais trois frères, une sœur, des cousins et des cousines que j'entends rire encore sous les arbres de Château-Lange.

Château-Lange était « du côté de chez ma mère », à Gradignan, près de Bordeaux, au bord de la grand-route qui va vers l'Espagne. Les employés du tram l'appelaient la maison des curés, parce que chaque fois qu'il y avait une soutane dans le tram, elle descendait toujours à Château-Lange. La piété généreuse de ma grand-mère eût suffi à attirer le clergé ; et puis, elle avait sa chapelle, où la messe était souvent célébrée, privilège dont nous demeurions éblouis. Nous pensions que le Saint-Sacrement devait être mieux chez nous qu'à la cathédrale. Dans l'ancien colombier où ma grand-mère L'avait logé, les fleurs accumulées nous donnaient la migraine. Il ne fallait pas crier à l'entour ; mais cette Présence ne diminuait pas la joie de nos parties de cache-cache.

Que les distances étaient longues autrefois ! Je me rappelle, à la fin de juillet, par les soirs de poussière et d'horrible chaleur, du trajet en landau jusqu'à Château-Lange. Ces sept kilomètres nous étaient un véritable voyage. Je renifle encore l'odeur de la ville, en ces années d'avant les autos. Le pavé sec, mais imprégné d'urine de cheval, avait été chauffe tout le jour, et dégageait, le soir, une odeur de cirque. Pas un souffle ; on passait la barrière de Saint-Genès. Vers Talence, aux relents d'acide hippurique, commençait de se mêler un parfum d'herbes brûlées, de vaches et de figuiers chauds. « Ça commence à sentir la campagne », disions-nous. Et soudain apparaissait une tour qui nous annonçait l'approche de Château-Lange. Si souvent que nous ayons accompli ce trajet, la vue soudaine de la tour nous surprenait chaque fois, comme lorsque les Croisés aperçurent les murs de Jérusalem.

Les cousines avaient entendu le bruit des roues sur le gravier ; des capricornes volaient dans le soir pesant ; la table était servie près du massif de fuchsias ; bonne-maman tricotait sur le perron ; la sœur garde-malade lisait le *Pèlerin.* On n'avait pas beaucoup de temps pour jouer avant que le dîner fût servi ; il ne fallait pas perdre une minute. On criait : « Ne vous mettez pas en nage ! » Il était défendu de boire tout de suite. On imposait aux enfants de ma génération le supplice de la soif qui nous incitait à boire en secret, dans nos verres à dents, le liquide tiède et pelucheux du pot à eau.

Pourquoi donc étais-je un enfant triste ? Ce serait fou d'incriminer la religion : elle me donnait alors plus de joies que de peines. Qu'était-ce donc que les scrupules dont je me tourmentais au prix des émotions si douces de ces grandes fêtes, pendant les vacances à Saint-Symphorien, à l'ombre des pins baignés d'azur ? Émotion peut-être un peu affadie par les cantiques du Père Hermann et de Gounod. La tendresse céleste des messes de Première Communion imprégnait notre vie. Comme ma grand-mère avait quinze petits-enfants, chaque année nous célébrions une de ces cérémonies délicieuses où ceux d'entre nous qui en avaient déjà connu la grâce « renouvelaient », et où les plus jeunes savouraient un avant-goût de ce jour entre les jours. Et au vrai, cette apparente fadeur n'empêche pas que notre enfance ait reçu la révélation d'un immense amour. La fréquente communion ne nous familiarisait pas avec ce tabernacle que le cantique de ma Première Communion qualifiait de redoutable. Chaque dimanche, avec le même tremblement, je récitais les actes avant la communion extraits de *limitation de Jésus-Christ.* Après trente ans, je retrouve ce sentiment de terreur amoureuse qui me courbait sur mon banc lorsque je relis les mêmes formules : « Mais qui suis-je, Seigneur, pour oser m'approcher de Vous ? L'immensité des cieux ne saurait Vous contenir, et Vous dites : « Venez tous à moi… » Malade je viens à mon médecin ; affamé et altéré à la fontaine de Vie ; pauvre, au Roi du Ciel ; esclave, à mon Maître ; créature à mon Créateur ; affligé, je me jette entre les bras de mon Consolateur… Mon cœur est brisé de douleur, le poids de mes péchés m'accable, les tentations m'inquiètent, je suis tourmenté par mes passions ; je ne vois personne qui puisse me secourir et me sauver, si ce n'est Vous-même, mon Seigneur et mon Dieu… »

Paroles de feu qui marquent un cœur pour la vie. Bien loin que la religion ait enténébré mon enfance, elle l'a enrichie d'une joie pathétique.

Ce n'est pas à cause d'elle, c'est malgré elle que je fus un enfant triste, car j'aimais le Christ et II me consolait. De quoi me consolait-Il ? De rien dont je puisse faire reproche à ma mère qui ne vivait que pour nous. Et sans doute n'aurais-je su le dire moi-même. Peut-être était-ce l'obscur sentiment d'une différence – à la fois d'une faiblesse et d'une supériorité, l'une empêchant l'autre de s'affirmer, de s'imposer. Je n'étais pas un très bon élève ; je semblais chétif et de pauvre mine. Tout m'atteignait, me blessait : terreur des maîtres, angoisse à cause des leçons pas sues, des compositions, des examens ; impuissance à vivre loin de ce que j'aimais, séparé, fût-ce pour un seul jour, de ma mère. Tout ce qui touchait à elle prenait à mes yeux un caractère sacré et avait part à sa perfection, jusqu'aux domestiques, aux objets. Comme on disait devant moi qu'une de mes tantes avait une vilaine robe, je fus stupéfait qu'une sœur de ma mère pût avoir une vilaine robe. Il arrivait parfois que cette mère adorée fît un séjour à la campagne pendant lequel nous étions pensionnaires. Terribles semaines ! ce dortoir, cette flamme du gaz, l'ombre du surveillant sur le mur, les dernières adjurations avant le sommeil : « Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie… » Au vrai, c'était là ma dernière agonie que la vie devait renouveler si souvent, lorsque le cœur se sent loin de ce qui lui est nécessaire et qu'il n'espère plus de le rejoindre jamais.

Cette tristesse de mon enfance, je me rends compte qu'elle ne reposait pas sur une illusion, mais qu'elle correspondait à un sentiment profond de ma faiblesse. Je ne pouvais prévoir alors que j'aurais quelques dons pour écrire et que ce radeau, plus tard, me recueillerait. Et il est certain que sans cette chance inespérée, je n'eusse été capable de rien faire. Tout ce qu'accomplissent les autres : jeux, sports, me semblait dépasser infiniment mes forces. Comment vivre dans cette cohue ? Les disputes violentes de la récréation préfiguraient pour moi une vie où je me voyais déjà bousculé, piétiné, vaincu.

IV

LA LECTURE. LA PROMENADE. LE DÉSERT DE L'AMOUR. LA VERTU DE PURETÉ

JAMAIS je n'eus, comme dans ces premières années, le goût de la solitude. La promiscuité du collège, à dix ans, me faisait souffrir au point que je me souviens d'être resté enfermé une heure dans les effroyables latrines, pour cela seulement que j'y étais seul. Le jeu des patins à roulettes m'agréait fort parce qu'on y pouvait jouer sans le secours d'aucun camarade.

Déjà j'aimais à me réciter des vers ; les poèmes contenus dans la *Corbeille de l'Enfance* m'émouvaient autant que le firent plus tard ceux de nos plus grands poètes. *La Pauvre Fille* de Soumet m'arrachait des larmes :

Je fuis un pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne.
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil…

Et naturellement le *Petit Savoyard* de Guiraud, et *Jeanne d'Arc* de Casimir Delavigne :

Silence au camp, la Vierge est prisonnière.

Je n'avais pas tort, en ce temps-là, de juger Victor Hugo fort inférieur à Soumet et à Casimir Delavigne, car l'auteur de la *Corbeille de ΓEnfance* avait choisi, entre tant de chefs-d'œuvre, le poème qui commence par ce vers ridicule :

Quand l'été vient, le pauvre adore.

Adore quoi ? Mais le vers qui suit est plus mauvais encore :

L'été, c'est la saison du feu.

Quand je me rappelle la passion avec laquelle je lisais alors, je juge qu'aujourd'hui, je n'aime plus la lecture : « Il dévore les livres, disait ma mère, on ne sait plus que lui donner. » C'est que maintenant une autre issue m'est ouverte : je me délivre dans l'invention. Enfant, les livres des autres m'étaient l'unique délivrance ; Mme de Ségur, Alexandre de Lamothe, Zénaïde Fleuriot, Raoul de Na very, Maryan, Marlitt, Jules Verne, Paul Féval, tous les auteurs de *Saint-Nicolas* et du *Petit Français Illustré* étaient chargés de me fournir d'images où je pusse retrouver mon angoisse confuse. Je me réjouissais, les jours de congé, lorsque la pluie empêchait toute promenade. Je haïssais le dehors, la rue, la boue, la foule. Rien alors ne me paraissait plus facile, ni même plus désirable que de demeurer seul dans une chambre, pourvu que je n'eusse pas froid et que je pusse lire.

A l'institution Sainte-Marie de la rue Mirail, vieil et magnifique hôtel trop exigu pour un collège, les classes n'allaient pas au delà de la quatrième. Les Marianites achetèrent aux portes de Bordeaux, à Caudéran, le domaine de Grand-Lebrun et commencèrent d'y bâtir un collège luxueux ; mais les lois contre les Congrégations interrompirent les travaux. Pendant une année, mes frères allèrent à Grand-Lebrun, tandis que je demeurais rue du Mirail ; c'était eux qu'on allait chercher le dimanche ; et il m'arriva, plus d'une fois, d'aller « en promenade » avec les pensionnaires. A défiler ainsi dans les rues, j'éprouvais le sentiment d'un homme libre qu'on eût obligé à prendre rang dans une chaîne de forçats. Je me rendais compte moi-même à quel point cette honte était disproportionnée, inexplicable, et je n'essayais même pas de la rendre intelligible aux grandes personnes. Mais d'ailleurs je me rappelle beaucoup d'autres sentiments que je cachais au plus secret de moi-même. Certains enfants ont une conscience très nette de l'incommunicable. C'était, il me souvient bien, l'un des éléments de ma piété : « un Dieu qui connaît tout, qui lit au fond de nos cœurs… » Un Dieu qui savait tout sans qu'il fût besoin de lui rien dire. *Le désert de l'Amour !* Je suis né avec la connaissance de ce désert, résigné d'avance à n'en pas sortir. C'est l'amour qui nous enlève provisoirement cette résignation ; et c'est peut-être à l'âge où il renonce à ne plus rien espérer de l'amour humain, que l'homme ressemble le plus au petit garçon qu'il fut. Chez certains, l'enfance et la maturité ont cela en commun qu'elles n'attendent rien d'autrui et, pour la

même raison, cèdent à l'appel de Dieu : l'une parce qu'elle n'aime pas encore les créatures, l'autre, parce qu'elle est décidée à ne plus les aimer.

Et il est vrai que je n'aimais pas encore. En vain je m'efforce de trouver dans mon passé d'enfant des passions analogues à celles que beaucoup m'assurent avoir éprouvées, bien avant l'âge de la puberté. Sauf pour ma mère, je ne me souviens d'aucun amour. Il est vrai que scrupuleux, je m'étais accoutumé à fuir l'approche de certaines pensées. Cette terreur de « la mauvaise pensée » se trahissait par un tic, par une grimace, par un mouvement de la tête de droite à gauche, pour dire non au péché.

L'homme dont l'enfance et la première adolescence furent sans péché, s'interroge parfois sur le bénéfice qu'il eut de cette candeur. Il ne lui a servi de rien, croit-il, d'avoir plus longtemps que beaucoup d'autres revêtu la robe nuptiale ; sa vie, au demeurant, fut-elle plus pure ? Qui sait même si des tentations, des convoitises n'en ont pas été fortifiées ?

Mais un jour, l'homme qui tournait en dérision sa pureté première, qui plaignait sa jeunesse trop contenue, après les défaites de la vie se souvient de la maison paternelle. Il se hâte sur le chemin du retour, sans oser croire qu'une si longue accoutumance au mal lui permette d'accepter la loi que le Père de famille impose à ses enfants. Il a cédé à trop d'appels, il a connu des sommeils trop pesants. Ce joug, fût-il le plus doux des jougs, ne peut que rebuter, croit-il, un cœur débile. Or, voici le miracle : sous l'épaisse croûte des fautes quotidiennes, l'eau toute pure de l'enfance s'était conservée ; à travers le passage ouvert par la Grâce (comme après qu'une mine a éclaté) le flot se précipite et tout, à la fois, est rendu à l'âme pénitente : les prières du soir, les communions de l'aube, la hantise de la pureté et de la perfection.

« Aussi loin que vont mes souvenirs, je ne me souviens pas d'avoir été pur. » Cette confidence est la plus triste que j'aie jamais reçue. Mais même celui qui me la faisait, au delà de ses souvenirs, avait-il eu du moins son temps de pureté. Il existe, dans la plus souillée des créatures, une indestructible enfance qui peut à chaque instant ressusciter ; une part d'elle-même qui n'a pas connu la corruption. Que de fois, à travers la flétrissure d'un visage, nous est apparue cette candeur ensevelie ! Il arrive que le commandement du Christ : « Si vous ne devenez semblable à l'un de ces petits… » retentisse en nous avec ce sens plus étroit : « Si vous ne devenez semblable à l'enfant que vous avez été… »

V

GRAND-LEBRUN. LE RÉVEIL. LE FEU. LE PARCOURS. LE COLLÉGIEN

L'ENFANT que je fus, je continuerai de le poursuivre dans les corridors dallés blanc et noir de Grand-Lebrun, ce collège englouti au fond de mon passé, monde minuscule où pendant des années j'ai vécu d'avance ma vie d'homme, où j'ai joué avec les modèles réduits de mes passions futures. Le ciel fumeux, les platanes du jardin, la récréation de quatre heures, l'odeur de l'étude du soir… Étrange univers qui avait ses lois, ses superstitions, ses triomphes et ses désastres. L'amour de Dieu et celui des créatures y déchiraient des cœurs. La liturgie catholique imposait au temps son rythme accordé sur celui des saisons et conférait à certains jours une atmosphère solennelle de deuil, d'espérance ou de joie.

Grand-Lebrun que je porte dans mon cœur ne me porte pas dans le sien. Jean Giraudoux a présidé la distribution des prix du lycée dont il est la gloire ; les frères Tharaud ont connu le même honneur à Périgueux. Il faut que j'en fasse mon deuil : je ne serai jamais à pareille fête. Mais Grand-Lebrun, qu'il le veuille ou non, demeure mon bien propre et nul ne me l'aliénera. Je peux lui répéter la plus profonde parole qu'un amant ait jamais prononcée : « Cela ne te regarde pas si je t'aime. » Grand-Lebrun, comme tout ce qui est aimé, ne peut rien comprendre au sentiment qu'il inspire. Je ferme les yeux, je ressuscite un jour pris au hasard entre tous les jours révolus du temps où Grand-Lebrun contenait ma vie.

Il faisait encore nuit, dans ces sombres hivers, lorsque le domestique Louis Larpe venait, vers cinq heures et demie, frapper à ma porte. Il était alors naturel qu'un valet de chambre fût debout à cinq heures. A la lueur d'une lampe Pigeon, je me levais, grelottant ; il n'y avait jamais de feu dans nos chambres, non par économie, ni même par austérité, mais d'après ce

raisonnement « que notre toilette serait achevée avant que l'atmosphère ait été dégourdie… » Personne alors ne se serait avisé chez nous qu'il pût régner dans toutes les pièces une température égale. Sauf dans la salle à manger où brûlait nuit et jour une salamandre, le feu n'était entretenu que dans la chambre de ma mère et dans le salon de famille. Le soir nous nous serrions autour du foyer avec les gestes, les attitudes de la tribu primitive ; et sans doute un reflet en demeure au fond de nos yeux, qu'on chercherait en vain dans le regard des enfants d'aujourd'hui qui n'ont jamais pu que coller leurs petits derrières à des radiateurs. Accroupi devant la flamme, quand j'étais fatigué de lire, je ne me lassais pas d'imaginer des villes incendiées, les portes embrasées de l'enfer, les tortures pleines d'espérance du purgatoire dont, à coup de pincettes, je faisais jaillir les âmes délivrées qui étaient les étincelles. Ma mère aimait tellement le feu qu'elle en avait des brûlures aux jambes ; elle disait qu'elle mangeait le feu.

Mais dans ces aubes noires, lorsque le domestique Louis Larpe venait me réveiller, qu'elle me semblait loin cette heure bénie du feu reconquis ! L'immense journée s'étendait devant moi pleine d'embûches et de chausse-trapes, et déjà commençait ce martyre des pieds gonflés d'engelures dans les souliers trempés de pluie. La toilette était rapide, il eût fallu être héroïque pour se laver. Après le chocolat bu en hâte, nous demeurions en faction devant la porte pour guetter le « parcours » : ainsi appelait-on l'omnibus du collège qui ramassait à travers la ville d'autres petits garçons aussi endormis et aussi mal débarbouillés que nous-mêmes.

En ce temps-là, nous habitions deux étages du vieil hôtel solennel qui fait le coin des rues Margaux et de Cheverus, tout près de la jésuitière (que Combes était au moment de vider de ses pieux habitants et dont la chapelle, dite chapelle Margaux, était fort achalandée). A l'appel d'une cloche discrète, la rue vide soudain s'emplissait d'ombres qui se hâtaient vers la première messe. Ces « petites vieilles », moins tragiques mais aussi touchantes que celles de Baudelaire, avaient dû prendre à peine le temps de relever leurs quatre cheveux et de passer un jupon. Chaussées de feutres, elles rasaient les murs avec des faces confites. Nous avions donné des surnoms à ces saintes femmes et nous nous amusions à les dénombrer jusqu'à ce que le parcours se fût annoncé de loin par le fracas des roues. Les jours où nous étions en retard, il ralentissait un peu et le cocher faisait claquer son fouet. Mais il était rare qu'il ne nous trouvât pas aux aguets.

J'aimais l'odeur de cuir de la vieille guimbarde qui suivait un itinéraire compliqué. J'en avais pour plus d'une demi-heure à somnoler dans ma pèlerine dont je rabattais le capuchon sur la tête comme un petit capucin. Mes yeux s'attachaient à la croupe des percherons que la lanterne éclairait. Le sale petit jour se levait sur la banlieue. De pauvres soucis d'écolier obsédaient ma pensée. Jamais je ne me suis senti si faible, si démuni, si perdu. Plus tard, pour retrouver le goût de ces premières heures de mes anciens jours, il m'a suffi de me redire le vers de Rimbaud :

Mais vrai, j'ai trop pleuré, les aubes sont navrantes…

Aubes navrantes, sombre ville, soif d'évasion. C'est alors qu'un cœur d'enfant, un cœur gelé, s'accoutume à la recherche de Dieu. Quand il pleuvait, les vitres de la voiture, surtout celle du fond contre laquelle j'appuyais ma tête, m'apparaissaient comme des figures pleines de larmes. Les arbres de Grand-Lebrun se détachaient sur le ciel. L'énorme bâtisse illuminée ressemblait à un paquebot.

Nous entrions dans l'étude que chauffaient les premiers radiateurs à eau chaude ; nous entrions dans l'odeur des pensionnaires et dans celle du surveillant, odeur aigre, indéfinissable, qui ne me déplaisait pas. Une demi-heure consacrée aux leçons, puis une brève récréation, et enfin deux heures de classe ; encore un quart d'heure pour jouer, et de nouveau l'étude jusqu'à midi. A une heure et demie le travail reprenait jusqu'à six heures et demie, avec une interruption d'une demi-heure pour le goûter. Six heures et demie ! Instant qui, aujourd'hui encore, après un quart de siècle, a gardé pour moi un goût délicieux de délivrance. A vrai dire, je commençais de n'être plus malheureux pendant la longue étude du soir. Le retour à la maison était proche. Rien ne me menaçait plus. Ce long temps que j'aurais pu consacrer à mes devoirs, c'était pour écrire mon journal, ou des poèmes, que j'en usais. Très tôt m'a tenu le besoin d'écrire, de me délivrer par l'écriture. Que ne donnerais-je pas pour retrouver les cahiers intimes de ma première adolescence que j'eus la sottise de brûler ! A travers les vitres, mon regard cherchait le ciel. Sous prétexte d'aller aux cabinets, parfois j'obtenais de sortir. J'avançais à petits pas dans la cour déserte, je respirais la nuit qui sentait les feuilles pourries, la brume ; mais je ne sais quel relent de ville composait cette odeur particulière à la banlieue. A ce moment de ma vie,

« le silence éternel des espaces infinis », s'il ne m'effrayait pas, fut du moins une réalité pour moi, et je le concevais sans effort. C'est que le ciel nocturne m'était aussi une évasion ; je ne négligeais aucune issue par où mon regard et ma pensée se pussent délivrer. Sans doute vivais-je alors sans le savoir dans un perpétuel état de transe poétique, il n'était rien dans ma pauvre vie que je ne voulusse transfigurer. Ce fut le temps où les poètes commencèrent de m'entourer et de me servir, comme les anges servaient au désert le Fils de l'homme. J'interposais entre le réel et moi tout le lyrisme du dernier siècle. Lamartine, Musset et Vigny entrèrent les premiers dans ma vie, et parmi les modernes j'atteignis à trouver des beautés sublimes jusque dans Sully-Prudhomme et dans Samain ! Verlaine, Rimbaud, Baudelaire et Jammes ne survinrent qu'après ma sortie de collège.

Ce qui est remarquable chez un enfant de cette espèce, c'est son impuissance à se juger, à se faire de lui-même une idée raisonnable. Je me souviens d'étranges séances devant l'armoire à glace, où je me pinçais les joues, en répétant : moi ! moi ! moi ! J'allais d'un extrême à l'autre, tantôt me jugeant comme un avorton, l'être le plus ridicule et le plus chétif, d'avance vaincu ; et tantôt me persuadant de ma supériorité intellectuelle, et je me scandalisais de ce que mes maîtres ne semblaient pas distinguer en moi un vase d'élection.

VI

MES MAÎTRES

MES maîtres… Il en existait de plusieurs espèces : d'abord, au plus bas de l'échelle, selon la hiérarchie que j'avais admise, ceux du dehors, les laïques auxquels les Marianites avaient recours. Je me souviens de l'un d'eux, jeune marié, et qui arrivait toujours en retard. Essoufflé, il expédiait l'admirable prière : *Veni sancte Spiritus* que le règlement l'obligeait de réciter avant la classe. Il nous expliquait nos versions grecques à l'aide d'une traduction juxtalinéaire. Mon voisin L… dessinait sur ses cahiers le plan de la chambre à coucher du jeune professeur ; je vois encore le rectangle où figurait cette indication : « lit nuptial ».

Au-dessus des laïques, venaient les religieux, les frères vêtus de redingotes, coiffés d'étonnants chapeaux de soie, et, dans le collège, chaussés de feutres qui tenaient chaud et leur permettaient de marcher à pas de loup et de nous surprendre. Quelques-uns furent d'excellents professeurs ; l'un d'eux, après la dispersion de la congrégation, est devenu sans effort agrégé de l'Université. Mais la plupart étaient préposés à la surveillance de l'étude et de la récréation, métier mieux fait pour aigrir un caractère que pour aiguiser une intelligence. Ce rôle est tenu, dans les lycées de l'État, par des étudiants pauvres, acharnés à la préparation d'une licence ; nos surveillants, eux, n'avaient rien à faire pendant ces longues études du soir, lorsqu'ils ne récitaient pas leur chapelet, qu'à nous épier et à dépister nos manœuvres. Ils avaient disposé devant les lampes des écrans qui rejetaient sur nous toute la lumière. Ils excellaient à faire jouer, dans les verres de leurs binocles, des reflets grâce auxquels il nous était impossible de surveiller la direction de leur regard ; et lorsque nous croyions M. V. occupé à lire *Chapuzot est de la classe* (son livre favori) soudain retentissait sa voix terrible : « Mauriac, apportez-moi le billet que Lacaze vient de vous jeter ! » L'usage du tabac à priser faisait à quelques-uns un nez énorme, mou et noir. Leur justice était redoutable parce qu'elle était mystérieuse : des peccadilles entraînaient des privations de sorties et des fautes plus graves n'amenaient pas les catastrophes attendues.

Ils aimaient le fromage, et l'un d'eux mêlait, disait-on, du vin à son café. Et presque tous étaient, au demeurant, de bons et braves religieux qui avaient fort à faire pour tenir tête à notre meute sans pitié.

Tout en haut de la hiérarchie, je plaçais les religieux prêtres ; et il est vrai qu'ils m'ont laissé le souvenir de saintes gens et plusieurs de remarquables esprits. Qu'est devenu le bon abbé Bourgeois qui me prépara à ma Première Communion ? Les enfants de la Première Communion adoraient toujours leur abbé ; et je scandalisais mes frères en leur soutenant que l'abbé Bourgeois était à mille coudées au-dessus de l'abbé Gallé qui les avait dirigés. L'un et l'autre excellaient en ce saint jour, à faire sangloter les premiers communiants et leur famille par des adjurations pathétiques.

Le directeur de Grand-Lebrun était un prêtre excellent mais moqueur, et fort incapable de dissimuler aux grands bourgeois à qui il avait affaire, qu'il était sensible à leur ridicule. Je n'ai jamais vu personne rire au nez des gens avec une malice plus candide. C'est pourquoi les salons de Bordeaux dénonçaient à l'envi « son manque d'éducation première ».

Mais c'était l'abbé Péquignot, professeur de rhétorique, qui faisait la fortune de Grand-Lebrun par les succès qu'il remportait aux examens. Son prestige sur nous était immense. Le pire chahuteur n'aurait osé devant lui lever le nez. Ses cours nous paraissaient sublimes. J'ignore ce que j'en penserais aujourd'hui ; mais le certain est que l'abbé Péquignot a éveillé mon intelligence, qu'il a donné à plusieurs d'entre nous le goût des idées, que les auteurs du programme m'apparurent, grâce à lui, des êtres vivants dont la rencontre ne laissait pas d'être importante. Je lui dois d'avoir, à seize ans, goûté Montaigne, entrevu ce qu'est l'apport de Descartes, et surtout chéri Pascal. L'exemplaire du *Pascal* de Brunschvicg, qui ne me quitte pas, est le même dont je me servais en rhétorique.

Nous avions le manuel de littérature d'un certain abbé Blanlœil, imposé par l'établissement ; mais il suffisait que nous en récitions une ligne pour que notre maître nous fît rasseoir avec un zéro. Je n'oublierai jamais son air de mépris, le jour qu'interrogé sur Montaigne, je débitai ce titre d'un paragraphe de Blanlœil : *Scepticisme en théorie, épicuréisme en pratique.* – Zéro ! Asseyez-vous ! – Mais monsieur l'abbé, c'est dans le livre… – Justement, vous avez un zéro !

Cet homme étonnant se montrait tel dès la première classe de l'année qu'il employait à boucher des trous, à remplir des cases, comme il disait. Il

nous demandait par exemple : « Que placez-vous au XIIe siècle ? » Notre ignorance avait l'air de le consterner, mais il avait vite fait de rétablir, dans nos esprits, les synchronismes essentiels.

VII

LA VOCATION RELIGIEUSE. LES CÉRÉMONIES DU COLLÈGE. FÊTE-DIEU

JE me confessais à lui, le samedi. Je faisais durer longtemps le plaisir de ces courses dans le grand collège silencieux. La chambre de l'abbé Péquignot touchait à la grande baie vitrée qui éclairait le corridor et, en attendant mon tour, je regardais rêveusement les arbres, le ciel, je m'excitais à la contrition, commençais des prières qui n'en finissaient pas.

Puis j'entrais dans cette chambre, ripolinée, anonyme. Prodigieuse humilité de ces vies consacrées à Dieu dans un Ordre comme celui des Marianites. Je me demande aujourd'hui si ce n'est pas le comble du renoncement. La vie bénédictine, en dépit de la pénitence, comporte du faste, une splendeur, pour certaines âmes, enivrante, une merveilleuse organisation du travail intellectuel et de la culture de l'âme. Il n'est rien qui ressemble plus au ciel qu'une grand-messe selon les rites des fils de saint Benoît. Les Trappistes, par l'excès même de leur rigueur, par cet absolu qu'ils atteignent dans le dépouillement, un mondain arrive à entrevoir ce qui les attire d'abord, et ce que peut contenir de charme cette vie terrible. Les grands Ordres religieux sont arrivés à vaincre le mécanisme du Culte, à restituer aux mystères chrétiens la fraîcheur de leurs commencements. L'odeur des Catacombes ne s'en est pas évaporée ; la fraction du pain, le calice du Seigneur seraient reconnus par saint Paul, s'il entrait dans la chapelle de la rue Monsieur ou dans celle de la rue de la Source. La robe sombre des fils de saint Benoît, la robe blanche de leurs frères réformés par l'abbé de Raneé, on comprend qu'une âme vaincue par Jésus-Christ brûle de revêtir l'un ou l'autre de ces vêtements, symbole d'une vie qui, entre toutes les existences humaines, comporte le plus de poésie, au sens profond du terme (si, comme je le crois, poésie pure est synonyme d'absolu).

Mais quel mystère qu'une âme résolue à la vie religieuse, néglige ces sublimes phalanges et choisisse un Ordre sans prestige apparent, dépouillé de traditions, de liturgie, sans illustration, sans prolongement, dans le passé ! Même au prêtre séculier, il reste la gloire de l'apostolat direct, de la

lutte pour Jésus-Christ menée au plus épais des hommes ; il lui reste d'avoir renoncé quelquefois à la vie religieuse par sacrifice et comme à un luxe (ainsi fit le curé d'Ars). Mais entrer en religion, et n'être ni Carme, ni Chartreux, ni Bénédictin, ni Trappiste, ni Dominicain, ni Franciscain, ni Jésuite, voilà qui passe l'imagination et ne peut s'expliquer que par un renoncement dernier, par un goût de l'obscur en tant qu'obscur. Sans doute est-ce méconnaître le vouloir particulier de Dieu sur chaque âme élue. Du plus illustre au plus modeste, tout ordre religieux représente une nécessité, et a été voulu. D'ailleurs, *Société de Marie* a joué un rôle important d'éducatrice pendant plus d'un siècle, et la gloire lui appartient d'avoir dirigé, animé le célèbre collège Stanislas où se sont formés tant d'écrivains fameux, tant d'hommes politiques qui s'en souviendront peut-être à leur lit de mort.

Il n'empêche que rien n'était si peu conforme à la liturgie que les cérémonies de mon collège. Non contents de chanter les vieux cantiques sanctifiés par la tradition, les jours de grandes fêtes, nous admirions des ténors affreux venus du dehors et qui bêlaient des choses telles que :

O mon Jésus, tu m'embra-a-a-ses
De divines exta-a-a-ses !

Pourtant je me souviens des Fêtes-Dieu… En dépit des flonflons d'une fanfare caudéranaise, le *Lauda Sion* chanté par trois cents enfants, les volutes d'encens des brûle-parfums, les bannières qu'il fallait incliner à cause des branches basses, composaient au Seigneur Jésus un humble triomphe, assez semblable à celui qu'il connut le jour de son entrée à Jérusalem, sur une ânes se. De petites mains gantées de blanc effeuillaient des roses sous ses pas. Soudain, Il s'arrêtait ; la foule tombait à genoux ; les enfants de chœur se tournaient vers Lui et nous n'entendions plus que les chaînes des encensoirs dans le silence de l'adoration et de l'amour :

Lauda Sion Salvatorem Luanda ducem et pastorem ! In hymnis et canticis…

Sion ! Sion ! Race choisie, terre sacrée où je poussais à mon insu de profondes racines, – où j'étais un agneau entre des centaines d'autres agneaux ; – et Celui que nous adorions voyait d'avance en chacun de nous la Brebis Perdue, retrouvée, indéfiniment reperdue que nous allions devenir.

Il nous aimait dans le temps de notre innocence, connaissant toutes nos fautes futures, – de même qu'il aimait déjà dans Simon-Pierre, jurant avec orgueil de ne jamais l'abandonner, les larmes que l'apôtre devait verser après son triple reniement.

Mais voici déjà le temps où je ne porte plus de ces culottes retenues au-dessus du mollet par des élastiques : le temps des premiers pantalons longs, du premier melon, du premier smoking. Des inquiétudes d'homme commencent à se faire jour dans mes propos. Un enfant qui n'a pas encore vu la mer, en approche et l'entend gronder bien avant de la voir, et il cherche sur ses lèvres le goût du sel ; déjà, sur le sable brûlant, plus rien ne pousse. De même, s'annonçait de loin le Mal. Plusieurs de nos camarades avaient des faces consumées. Ils avaient vu ce que nous ignorions encore, et revenaient d'une première incursion dans des îles dont ils nous vantaient les délices : lente initiation, signes mystérieux, et ce regard insistant de notre mère posé sur nous. Le mot amour soudain, s'enrichissait d'une signification sans cesse accrue. Les mystères honteux de la rue se dévoilaient, tout ce que notre innocence jusqu'alors n'avait pas su voir : intrigues, appels secrets, ruses de la bête humaine en chasse ou pourchassée. Le jeune cœur a conscience du péril et le cherche ; il jette son cri vers les orages désirés ; mais déjà, sans qu'il l'entende, du plus profond de ce cœur consentant à toute passion, s'élève une Voix inlassable, suppliante, impérieuse ; parfois elle se tait (alors son silence fait plus peur qu'aucune menace). Déjà s'acharne à nous poursuivre un Amour haletant, aussi loin que nous égarent nos convoitises, – un Amour bafoué, mille fois renié, mais qui pourtant sourit dans la sueur et dans le sang de son agonie, parce qu'il sait qu'il aura le dernier mot.

BORDEAUX OU L'ADOLESCENCE

I

CETTE ville où nous naquîmes, où nous fûmes un enfant, un adolescent, c'est la seule qu'il faudrait nous défendre de juger. Elle se confond avec nous, elle est nous-même ; nous la portons en nous. L'histoire de Bordeaux est l'histoire de mon corps et de mon âme.

Un étranger attend que je décrive le Grand Théâtre de Louis, la Bourse de Gabriel ; mais ma petite enfance souffre dans la sombre rue du Mirail, du côté de la Grosse Cloche, et j'en poursuis le fantôme pitoyable dans la brume de ces quartiers morts. J'y erre aujourd'hui parmi des décombres connus de moi seul.

Les maisons, les rues de Bordeaux, ce sont les événements de ma vie. Quand le train ralentit sur le pont de la Garonne et qu'au crépuscule j'aperçois tout entier l'immense corps qui s'étire et qui épouse la courbe du fleuve, j'y cherche la place marquée par un clocher, par une église, d'un bonheur, d'une peine, d'un péché, d'un songe. Bordeaux, c'est mon enfance et mon adolescence détachées de moi, pétrifiées. Voici l'endroit de ma candeur première, voici le lieu où je fus pur : le vaisseau de la Cathédrale se lève au-dessus des toits dont l'un abrita ma vie commençante. Jusqu'à ma vingtième année, mon destin tenait dans cette ville et dans sa campagne ; il n'en dépassait jamais les contours. Une muraille de Chine séparait pour nous la Guyenne du reste de l'univers. Mes frères et moi ne voyagions guère plus que n'avaient fait nos grands-parents du temps des diligences ; le

chemin de fer n'allait pas pour nous au-delà des propriétés où mon père, jeune homme, se rendait sans peine à cheval « en poste douce ».

M'en plaindrais-je ? Un grenier suffit à Rimbaud enfant pour connaître le monde et illustrer la comédie humaine ; il m'a suffi de cette ville triste et belle, de son fleuve limoneux, des vignes qui la couronnent, des pignadas, des sables qui l'enserrent et la font brûlante, pour tout connaître de ce qui devait m'être révélé. Où que j'aille désormais, au-delà des océans et des déserts, mon miel aura toujours le goût de la bruyère chaude, en août, quand l'appel du tocsin et l'odeur de la résine brûlée interrompaient mes devoirs de vacances. Quelque douleur qui m'attende encore, je sais que je l'ai par avance connue dans la clarté mortelle des jours où je devins un homme, sur cette terrasse, à quarante kilomètres de Bordeaux, près d'un Calvaire. Plusieurs, qui admiraient ou qui haïssaient notre étoile levée, flattaient en nous un beau destin commençant ; mais nous savions, au plus secret de notre âme, que tout était déjà fini ; notre enfance à Bordeaux fut une préfiguration.

Une muraille de Chine… Mais de ce petit pays qu'elle délimitait, je me souviens comme d'un monde aux nombreux climats différents, chacun ayant son ciel, ses fleurs, ses bêtes, son atmosphère. L'Aquitaine était bien plus vaste, à mes yeux, que ne l'est la terre entière pour le héros qui, le matin, déjeune à Paris, et qui, le soir, descend de son avion sur un champ de Moscou. Sa machine rétrécit misérablement la planète, tandis que mon cœur créait, dans son étroit domaine, toute une voie lactée d'univers.

De la ville seule, je ne saurais dénombrer tous les visages. Le quartier de la Grosse Cloche avec la rue du Mirail où je fus, à cinq ans, chez les sœurs, puis à l'institution Sainte-Marie, ressuscite une figure chétive d'enfant que les maîtres n'aimaient pas (l'enfant a autant besoin que l'homme d'être beau pour être aimé). Terreur des leçons pas sues, des devoirs pas finis, angoisse d'être interrogé, d'être appelé au tableau, de recevoir en pleine figure la balle, au jeu de la balle au chasseur ; supplice qu'à l'âge d'homme on ne supporterait plus, des pieds brûlés par les engelures dans de gros souliers humides : enfin, délivrance à six heures et demie. Aujourd'hui encore, quand six heures et demie sonnent, il m'arrive de saluer cette venue du soir qui dénouait autrefois mes bandelettes et soulevait la pierre de mon tombeau : je remonte la rue du Mirail sous la pluie ou sous les étoiles, le cours Victor-Hugo (mes parents l'appelaient

encore cours des Fossés), la rue Duffour-Dubergier ; un peu avant d'atteindre la Tour Pey-Berland et la Cathédrale, je me haussais jusqu'à la sonnette d'une maison, celle de ma grand-mère, et où ma mère veuve s'était retirée. Dans l'escalier, une odeur de gaz et de linoléum me plaisait mieux qu'aucun parfum ; de marche en marche, je me rapprochais de mon bonheur, de mon amour, de ma mère, du livre interrompu, du long repas sous la lampe, de la prière récitée en commun, du sommeil.

A l'intérieur de cette muraille de Chine qui entourait pour moi la Guyenne et la séparait du reste de l'univers, le catholicisme délimitait un autre monde hors duquel j'eusse perdu le souffle. Quels autres enfants furent plus que nous préoccupés par l'état de Grâce ? Et pas seulement en nous, mais chez les autres hommes : une de mes plus fortes impressions d'enfance m'est venue de cet usage des Bordelais de choisir, pour se livrer aux folies du Carnaval, non les jours gras, mais le mercredi des Cendres (selon une vieille coutume qui exigeait qu'on allât faire maigre, le premier jour du Carême, à Caudéran, faubourg célèbre par ses escargots). En ce jour de pénitence, chaque masque était à mes yeux un homme dans l'état de péché. A la fenêtre, ou bousculé par la foule sur le cours de l'intendance, les chars et les déguisements me passionnaient moins que le spectacle de ces êtres voués à une mort éternelle et dont les mufles de carton insultaient le ciel. Des hommes habillés en femmes relevaient leurs cottes et hideusement s'accroupissaient entre les rails du tramway. Des dominos entassés dans des victorias nous bombardaient d'oranges et roulaient vers Caudéran… Caudéran ! Caudéran ! Faubourg des masques, où pourtant mon pieux collège s'était lentement édifié parmi les grands arbres poussiéreux de Grand-Lebrun. Un omnibus me ramassait, dès six heures, sur le trottoir brumeux, devant la maison, et m'emportait vers le grand vaisseau de mon collège, immobile et tous feux allumés dans l'aube noire. Tous les jours, et même le dimanche. Rappelle-toi ces dimanches : messe de communion, grand-messe, catéchisme, réunion des congréganistes ; puis, après le déjeuner, vêpres et bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Cela nous menait jusqu'à trois heures et demie ; nous redoutions, les jours de corrida, de manquer le premier taureau. Le temps se voilait : l'orage n'éclaterait-il pas avant la course ? Durant les vêpres, impossible, à travers les vitraux, de mesurer la montée de l'orage ; nous savions seulement qu'il n'y avait plus de soleil…

Mais il n'était pas que le mercredi des Cendres pour nous rendre sensible l'état de Grâce et de péché. Sur la place des Quinconces, durant les foires d'octobre et de mars, les baraques louches nous émouvaient où, au-dessus de l'entrée, était inscrit un seul petit nom de femme. Et même, sans aller jusqu'à rôder autour de pareilles abominations, restait le souvenir de ce *Théâtre de la Gaîté* dont nous dûmes quitter en hâte la représentation de tableaux vivants. Le manège-salon était aussi un lieu dont ceux de nos camarades que nous appelions les « sales types » nous racontaient les troubles joies ; au cirque Piège, une danseuse inspira à plusieurs d'entre nous la plus vive passion : nos maîtres découvrirent sa photographie dans des lexiques.

Cette place des Quinconces, une foire, une exposition, un concours hippique presque toute l'année l'encombraient. Ce n'était guère que dans les mois chauds que les Bordelais en pouvaient jouir. Rappelle-toi ces soirs de juin où, fuyant les maisons étouffantes, ils se suivaient à petits pas, à la queue leu leu, sur les trottoirs du cours de l'intendance et sur les allées de Tourny. Comme dans le conte d'Edgar Poe, les murs surchauffés semblaient se rapprocher d'eux, les obligeaient à choir sur des chaises de fer, au milieu des allées, dans l'attente vaine d'un souffle sur leur face transpirante. Mais toute brise était arrêtée par les collines au nord ; et au sud, les landes saturées de pollen soufflaient sur la ville haletante une touffeur mortelle. Derrière les grilles du Jardin Public, les épais marronniers nous attiraient, bien que l'immobilité de leurs feuilles, au vert décomposé par les globes électriques, rendît plus sensible cette absence de toute brise ; l'odeur des tilleuls donnait soif. Sur la terrasse, devant les hôtels du XVIIIe siècle, là où un adolescent de marbre caresse une chimère, et dans cette allée qui longe les belles maisons Louis XVI de la rue d'Aviau, nous suivions des groupes altérés ; les hommes tenaient leurs canotiers à la main et s'épongeaient ; là-bas, dans l'île, la musique du 5 7e réveillait les cygnes. Quelqu'un croyait avoir senti un souffle sur son front, mais n'en était pas très sûr. Aucun autre refuge, alors, que les Quinconces. L'immense place était presque déserte. On s'asseyait au centre, face aux colonnes rostrales. C'était par cette porte ouverte sur le fleuve qu'arrivait enfin le souffle : il venait de loin, il montait avec la marée du fond de l'Océan. Les soirs de lune, nous regardions glisser un voilier lent sur un fond de banlieue, d'usines et de coteaux. On rentrait

dans les rues qui sentaient l'acide hippurique chaud. Le chocolat glacé de Prévost, une glace au café de la Comédie, étaient de petites joies sans proportion avec ce tourment de l'infini qui annonce l'approche de la puberté. Autour de la colonne des Girondins, des républiques mafflues sont à sec dans un bassin minuscule. Le Théâtre de Louis est noir où, la saison finie, ne chantent plus Mme Brégent-Gravière, ni Mme Fiérens, ni le ténor Scaramberg. Mais ces messieurs du Jockey ne tarissent pas sur une jeune débutante, Régina Badet, adorable dans la *Zíngara.*

*

* *

Ce fut aussi vers ce temps que je commençai de descendre les marches qui unissent la place des Quinconces au fleuve, et qu'à travers quelques poèmes, je voulus aimer les vaisseaux. Dans mon enfance, j'avais fui les quais boueux, les dockers farouches, et cette divinité glauque et souillée : la rivière dont, par le seul aspect, je me sentais transi. Mon enfance, le plus loin possible du fleuve, se repliait dans les quartiers à l'intérieur de la ville.

Le plus loin possible du fleuve… Ce n'est pas beaucoup dire : Bordeaux est sans profondeur ; la ville s'étire, immense façade, comme si toutes ses maisons souhaitaient de contempler l'autre rive : même dans le centre de la ville, vous apercevez toujours, à l'extrémité d'une rue, des agrès, une voile, des mâts ; la nuit, des sirènes déchirantes réveillent en sursaut l'enfant, dans les quartiers les plus éloignés du port, appellent ses songes sur une eau noire et glacée.

Bien que plusieurs eussent autrefois navigué, ceux de mes grands-parents qui naquirent à Bordeaux avaient dirigé une raffinerie dans la rue Sainte-Croix ou vendu, rue Saint-James, des draps et des châles de l'Inde. Les autres cultivaient leurs terres du côté de Langon, là où la Garonne n'est encore qu'une rivière modérée qui pressent à peine, aux heures de grande marée, la vaste mer ; d'autres encore se nourrissaient de gibier et de confit dans leurs métairies au fond des landes. Plus campagnards que Bordelais, nous étions étrangers à cette race de négociants, d'armateurs, dont les nobles hôtels et les chais illustres sont l'orgueil du Pavé des Chartrons ; race pleine de superbe, dont on voit les fils triompher sur les courts du Club Primrose ou se disputer la Coupe aux régates d'Arcachon. Dans ces anglo-saxons de Bordeaux, le plus beau type du Nord survit à tous les croisements et ils demeurent très différents du Bordelais pur : celui-là trapu, « pot à tabac »,

noir de poil et de peau ; en dépit du rasoir, une barbe drue dévore souvent le visage jusqu'aux admirables yeux d'antilope.

Une hérédité campagnarde, peut-être, explique ce malaise dont, enfant et jeune homme, j'ai souffert à Bordeaux et auquel, à Paris même, je n'échappe guère. N'incriminons pas la province et son ennui : entre Bordeaux et Paris, existe-t-il une différence essentielle ? de degré, en tout cas, non de nature. Ce sont deux capitales : aux bords de la Garonne comme sur ceux de la Seine, une grande quantité d'hommes tiennent dans un petit espace. Le plaisir essentiel qui nous attache à la ville et qui est la vie de relations, les Bordelais le goûtent mieux peut-être que les Parisiens.

Mais il existe à Bordeaux bien d'autres jeux que ceux du monde, et si je fus un garçon impropre aux divertissements, il n'en faut point accuser ma ville : de même qu'elle fut la première à reconnaître le roi, la première aussi elle accueillit le culte du nouveau dieu : le ballon ovale. Le soir où Bordeaux perdit son titre de champion pour le rugby, j'ai vu, sur les trottoirs de l'intendance, des jeunes gens qui pleuraient. A la saison des matches de tennis, au Club Primrose, on ne trouverait pas une seule famille bourgeoise où quelqu'un eût le front de traiter d'un autre sujet. Pour ce qui touche à de moins innocents plaisirs, Bordeaux ne le cède à Paris que pour la vie nocturne : de mon temps, aucun bar n'y était ouvert toute la nuit ; ville, en somme, inhospitalière aux noctambules. Les théâtres et les cinémas à peine fermés, plus personne dans les rues que des chats et des assassins ; car les bas quartiers de Bordeaux ne sont pas, comme à Marseille ou à Toulon, ceux du Port. Mériadeck s'étale en plein centre : à quelques pas de l'intendance, la rue de Galles nous offre l'étrange aspect de sa faune : vieilles petites filles, poupées incassables, bébés jumeaux mal peints, bêtes roses dont on jurerait qu'elles ont sécrété leur coquille de pierre, à peine assez vaste pour contenir le lit et l'édredon rouge.

II

PENDANT ma première jeunesse, en dépit de tous les plaisirs que j'y eusse pu goûter, je n'habitai Bordeaux que corporellement. Au long de l'année scolaire, mon esprit ne quittait pas les campagnes de nos vacances et de notre joie. Et pourtant, quand j'erre aujourd'hui dans les rues de ma ville, partout assailli, investi de sensations réveillées, je découvre dans quelle masse de poésie, presque à mon insu, j'ai respiré et me suis mû : poètes et romanciers découverts à la porte du libraire Féret, en ce temps-là cours de l'intendance, et surtout chez Mollat, le libraire des Galeries Bordelaises ; saisons pressenties, reconnues, savourées, à la couleur du jour et à l'odeur des rues. Pour moi, quelle pierre ici ne se souvient du drame secret de l'homme qui se débat dans l'enfant : passions dont les moins exigeantes n'étaient pas l'amour de Dieu ni ce désir fou de pureté et de perfection intérieure, orgueil et honte d'être si différent, si indéchiffrable, timidité désespérée de l'adolescent qui a le sentiment de sa valeur presque infinie, mais qui découvre dans le même temps que cette valeur, parmi les hommes, n'a pas cours. C'est ici, dans les allées de ce jardin public, sur les trottoirs de la rue Sainte-Catherine, que sans amitiés, sans amours, sans direction ni conseils d'aucune sorte, je me suis gauchement constitué, que j'ai incorporé à mon être spirituel tant d'éléments étrangers dont plus jamais je ne me délivrerai ; alors se prennent les faux plis que nous devrons garder jusqu'à la fin. Entre l'idéal de pureté, d'intégrité spirituelle et corporelle qui, dès son enfance, lui fut proposé, et cette loi du sang qu'un jeune être découvre soudain dans son cœur, dans sa chair, s'élargit un abîme sur lequel il flotte, aussi éloigné des saints que des charnels, pauvre âme, en apparence perdue pour Dieu, perdue pour le monde, créature qui se croit rejetée.

*

* *

Le tragique de Bordeaux tient pour moi dans ce drame que j'y ai vécu, et qui est celui de quelques adolescences provinciales : une prodigieuse vie individuelle refoulée, sans expression, sans épanouissement possible. Au collège, dans la famille, je faisais partie d'un tout, je n'existais qu'en fonction d'un groupe. J'étais l'écolier puni parce qu'il refuse de jouer aux jeux communs et préfère, en dépit du règlement, les conversations

particulières. Et de même, en famille, mes frères et moi appartenions à cette collectivité dénommée « les garçons » comme on eût dit « les canards ». « Qui a cassé ce vase ? Ce sont les garçons – M. l'abbé nous a débarrassés des garçons… il les a menés du côté de Tartehume… »

Avoir une chambre où j'eusse été seul, ce fut le désir frénétique et jamais satisfait de mon enfance et de ma jeunesse : quatre murs entre lesquels j'eusse été un individu, où je me fusse retrouvé enfin. Celui de mes frères qui partageait ma chambre, sans doute en souffrait-il autant que moi, car nous étions arrivés à nous rendre presque invisibles l'un à l'autre, tant nous avions su délimiter nos domaines respectifs. Je me rappelle des mots bien inoffensifs qui m'atteignaient jusqu'au tréfonds : « Le règlement est fait pour tous… Tu n'es jamais comme les autres… Tu n'es pourtant pas différent des autres ? tu es fabriqué de la même pâte… »

Ce qui m'intéressait en moi, c'était justement ce qui n'était pas les autres. A la campagne, enfin, je me retrouvais moi-même : d'abord délivré du collège, puis, quoique je demeurasse incorporé au groupe dénommé « les garçons », je pouvais mieux m'en détacher qu'à la ville. Assis sur un tronc de pin, au milieu d'une lande, dans l'étourdissement du soleil et des cigales, ivre à la lettre d'être seul, je ne pouvais pourtant pas supporter cette confrontation avec moi-même à laquelle j'avais tant aspiré, et ne me retrouvais que pour me perdre, pour me dissoudre dans la vie universelle.

Les mêmes campagnes où je reviens aujourd'hui ne sauraient donc éveiller en moi, comme fait Bordeaux, les sentiments d'un homme qui revoit la prison où, pendant des années, il étouffa. Certes, j'avais raison d'écrire que la ville où nous sommes nés et où nous fûmes enfants, est la seule dont nous n'ayons le droit de rien dire. Certains aspects de Bordeaux, les plus banals, les plus inoffensifs, ont à mes yeux un caractère lugubre, tragique, incompréhensible pour tout autre que moi-même : par exemple, ces longues rues qui se prolongent indéfiniment vers la banlieue, rues de la Croix-Blanche ou du Tondu, rues du quartier Saint-Genès bordées de ces maisons sans étage que les Bordelais dénomment échoppes, rues que je suivais dans les aubes pluvieuses vers mon collège et qui me rappellent aussi des retours de promenades, le dimanche, sous la surveillance d'un de ces excellents Marianites dont l'habit était une longue redingote noire et un stupéfiant chapeau haut de forme, tels qu'on n'en a plus revu depuis le ministère Combes, et qu'on n'en verra plus jamais.

Impossible de revivre dans cette ville ; toutes les rues sont bloquées par mes chagrins d'enfant, par les souvenirs de mes joies pires que ceux de mes tristesses : musée funèbre de mon existence révolue ! L'île du jardin public me paraît à la fois sinistre et ridicule, comme les paysages que des coiffeurs romantiques composaient avec les cheveux des personnes mortes.

Mais dans les campagnes girondines, je ne me suis jamais interrompu de vivre, je n'en fus jamais déraciné. L'homme que je suis devenu vivait déjà dans l'enfant assis à ce même tournant d'allée où je m'arrête pour écrire ces lignes : alors, comme aujourd'hui, j'écoutais le vent dans les pins, mais ne le sentais pas sur mon visage. Le vent d'équinoxe, arrêté par l'immense forêt odorante et chaude, ne se décèle qu'au glissement des nuages, qu'au balancement des cimes, à ce bruit de mer qu'elles font dans le ciel.

Bruit de mer ? Telle est la comparaison accoutumée. Mais le vent dans les pins gémit moins sauvagement que l'Atlantique, il ne pousse pas ce cri d'un monstre aveugle et sourd ; c'est une plainte éolienne, une plainte humaine ; elle entre en moi qui suis immobile au milieu des arbres sans nombre, et mon être profond collabore à ce gémissement indéfini, comme si je n'étais qu'un pin entre mille autres et que le souffle envahit. Plus que par le bruit du vent, peut-être, le souvenir de la mer est-il ici éveillé par le balancement des cimes, mâts géants d'une immense flotte ensablée.

Les propriétés où je vécus, enfant, et où je reviens encore, fixent les deux aspects essentiels de la campagne girondine : landes et vignobles ; je ne me fais donc pas scrupule de les décrire ici, forêts et vignes, régions aussi différentes que peuvent l'être l'Italie et la Norvège, où pourtant ma race paysanne, qui n'a jamais bougé, mêle ses profondes racines.

Enfants, nous ne connaissions guère que les landes : l'être collectif dénommé « les garçons », et dont je n'étais qu'une parcelle, avait décidé que hors le pays des pins, du sable et des cigales, il n'était pas de vacances heureuses. A peine connaissions-nous la propriété de vignes que plus tard je devais tant aimer. Notre mère assurait que nous n'eussions voulu pour rien au monde du sort des malheureux enfants qui croyaient s'amuser à Royan, à Arcachon ou à Bagnères. Nous en étions nous-mêmes persuadés. Ainsi sont entrés en moi, pour l'éternité, ces étés implacables, cette forêt crépitante de cigales sous un ciel d'airain que parfois ternissait l'immense voile de soufre des incendies ; alors les tocsins haletants arrachaient les bourgs à leur torpeur. Aussi brûlant qu'ait été l'après-midi, le ruisseau appelé la Hure, et

ce qu'il traîne après soi de brouillards flottants et de prairies marécageuses, dispensait, le soir, une fraîcheur dangereuse qu'au seuil de la maison nous recevions, immobiles, et la face levée. Cette haleine de menthe, d'herbes trempées d'eau, s'unissait à tout ce que la lande, délivrée du soleil, fournaise soudain refroidie, abandonne d'elle-même à la nuit : parfum de bruyère brûlée, de sable tiède et de résine, odeur délicieuse de ce pays couvert de cendres, peuplé d'arbres aux flancs ouverts : je songeais aux cœurs que la Grâce incendie et qui ont choisi de souffrir. C'est pourquoi l'automne dans la lande est un tel miracle : dans bien d'autres pays, l'arrière-saison « fait saigner les feuillages, change en or sombre les fougères », (ainsi que j'écrivais dans mes narrations qui avaient l'honneur d'être lues devant toute la classe), mais nulle part elle n'est, comme dans nos landes consumées, une telle libération : les palombes, sous le trouble azur du mois d'octobre, sont le signe qu'est fini le déluge de feu.

* *

Alors, en dépit de la rentrée proche, je m'asseyais plein de joie sur le tronc d'un pin coupé, je songeais à ce Bordeaux où je serais dans quelques jours ; mon cœur plein d'attente se tournait vers la ville. Ce que Bordeaux ne m'avait jamais donné, j'ai cru, à chaque rentrée, que j'allais le recevoir enfin. En nul autre moment la ville ne fut plus belle que dans mon cœur, au temps de l'équinoxe, alors qu'assis au milieu des bruyères, j'attendais les délices inconnues dont elle allait m'accabler : ses vieux quartiers vivaient en moi, avec leur atmosphère et leur odeur particulière ; matins d'automne où, à l'angle de la place Pey-Berland et de la rue Duffour-Dubergier, une vieille femme offrait du « millasse » dans une « gardale » que recouvrait un linge blanc. D'autres vendaient des « castagnes bouillies tout caou », qui donnaient à la brume une odeur d'anis. La prodigieuse joie du temps de Noël et du Jour de l'An étincelait aux vitrines de l'intendance, faisait couler dans l'étroite et bruyante rue Sainte-Catherine tout un peuple d'enfants heureux ; des filles espagnoles aux larges hanches, escortées de ces frêles voyous qui ont, à l'oreille, un œillet, criaient : « Le Royan d'Arcachon ! » et « La belle Gravette ! » (Ainsi les Bordelais désignaient-ils ces fraîches et amères petites huîtres du Bassin.) L'enfant se faisait une image charmante des rencontres sur les trottoirs larges, nets, luisants de pluie des allées de Tourny, et où jouent les reflets des magasins : des camarades lui souriraient, l'entraîneraient au *Café de Bordeaux*, au *Lion Rouge* ; il aurait sa part de

leurs médiocres sabbats ; il serait un de ceux avec qui aiment danser les jeunes filles, parce que chacune de leurs paroles a un sens obscur dont il faut démêler l'obscénité. Il ressemblerait à tous les garçons de son âge, dans ce cirque étroit limité par les Quinconces, le jardin public, le cours de l'intendance.

Il rentrait donc, un soir d'octobre, en proie au désir qu'allait assouvir la ville. Hélas ! Bordeaux est ce port qui nous fait rêver de la mer, mais d'où l'on ne voit ni n'entend jamais la mer ; et jamais les grands vaisseaux ne remontent le fleuve dont ils redoutent la vase. L'enfant s'enlisait aussi, dans quelles solitudes ! Peu de visages, pourtant, sur l'intendance, à l'heure de la sortie des bureaux, qui lui fussent étrangers. Mais ce qu'il savait de ces êtres, de leurs familles, de leur fortune, de leur métier, les lui rendait plus lointains. Chacun ici connaît son étiquette, son classement, sa vitrine. Aucune illusion possible : rien à attendre de personne.

Restait l'évasion. Ailleurs que dans ce Bordeaux, l'enfant eût-il aimé la poésie, la religion ? Peut-être en aurait-il éprouvé un moindre besoin. Plus tard, les églises de Paris ne l'ont jamais retenu dans leurs ténèbres comme firent alors celles de Bordeaux ; pas plus qu'il n'a éprouvé depuis, avec la même intensité, cette soif de lectures, ce besoin de substituer au réel l'univers des romanciers ; ni cette exigence quasi physique de bercement, de rythmes.

Au retour de la Faculté des Lettres, il manquait rarement de traverser la cathédrale. Telle fut la place qu'occupa, dans sa vie d'alors, cette Primatiale Saint-André, qu'il lui arrive aujourd'hui encore de s'étonner lorsque les spécialistes ne lui assignent pas un rang parmi les plus belles cathédrales de France. Peu lui importait que tant de styles y fussent confondus. C'était, en pleine ville, un lieu clos où l'atmosphère de la ville ne pénétrait pas ; une terre étrangère où il était assuré d'avance de ne pas rencontrer tel ou tel ; une nuit où, sans être taxé de folie, chacun était libre de risquer des gestes aussi extraordinaires que de joindre les mains, se mettre à genoux, cacher son visage ou le lever vers les voûtes. L'enfant s'asseyait dans l'immense nef unique, sans bas-côtés, au bout de laquelle le chœur s'élevait si étroit, si mince, si pur, que sa grâce était comme féminine et d'abord faisait songer à la Vierge. Le bonheur que l'enfant goûtait là, peut-être était-ce celui de l'insecte qui se terre, et pour qui c'est une angoisse que d'être vu. Comment faire dix pas dans les rues de Bordeaux, sans rencontrer quelqu'un que l'on a

déjà salué le matin même ? sans être hélé par un oncle, de la plate-forme d'un tramway : « Où vas-tu comme ça ? » (sans compter ceux qui vous diront : « Je suis passé à côté de toi dans le jardin public, tu ne m'as pas vu… tu faisais des gestes… tu parlais seul… ») A la cathédrale, il était naturel de parler seul : la prière est d'abord le droit de parler seul.

Une autre église ne dispensait pas à l'enfant les satisfactions de la solitude, mais il y goûtait, au contraire, une sorte de joie sociale : Notre-Dame, salon Louis XIV et Louis XV, paroisse des bonnes familles de Bordeaux, sanctuaire harmonieux, modéré, tiède en hiver, où ceux qui surent se composer une vie temporelle exempte d'inconfort, viennent aussi s'assurer une éternité bienheureuse. Messes de minuit à Notre-Dame ! Jusqu'à onze heures, les domestiques veillent sur les chaises réservées. Toutes les bonnes familles sont là : dos d'astrakan des vieilles dames, carrures des maris qu'élargissent démesurément les pelisses, gosses faits en série, modèles réduits de leurs parents (cette petite fille aura le derrière placé trop bas comme sa mère). C'est l'Epiphanie de la bourgeoisie : les bergers sont revenus à leurs moutons : les Rois ? il n'y en a plus. Rien ne reste au Dieu de la crèche que cette sainte classe moyenne, soucieuse de ne négliger aucun secours, de ne dédaigner aucune promesse, de ne courir aucun risque inutile, fût-il d'ordre métaphysique ; race prudente, circonspecte, sage, dont toutes les polices d'assurances sont en règle pour le temps et pour l'éternité.

Ce ne sont pas ceux-là qui d'abord furent appelés, les plus fidèles pourtant ! et tout de même aimés. Mais rappelle-toi ces messes cossues, recueillies, cette atmosphère de dévotion riche, et pourtant sincère, tandis que la maîtrise chantait : « Une étable est son logement, un peu de paille est sa couchette… », et, si près de la Sainte Table et du festin mystique, les truffes dont toute la paroisse était embaumée.

III

DE même qu'à la campagne, il avait rêvé la ville, derechef l'enfant se réfugiait en pensée dans le pays des grandes vacances. Outre les landes, sa famille possédait aussi un vignoble où il n'alla guère dans son enfance (les enfants bordelais professent qu'on s'ennuie dans les propriétés de vigne). Adolescent, il prit le pli d'y passer la saison chaude. C'est vrai que les vignes dépeuplent d'arbres la campagne et opposent à toute promenade, à toute chevauchée, leurs piquets et leurs fils de fer. Mais il suffisait à ce garçon d'une terrasse au bout de trois charmilles, et de cette plaine garonnaise à ses pieds, où, immobile, il voyageait par les yeux. Là, il put descendre en lui-même, se regarder, soutenir son propre regard, se connaître enfin. C'est sur cette terrasse qu'il s'est évadé de sa chrysalide, tel qu'il serait désormais : papillon, chenille ailée. Là aussi, pour la première fois, il reçut de la nature un secours effectif ; et sans pose, sans littérature, non pour se satisfaire d'une attitude, il l'aima, se blottit contre elle, désira de s'y anéantir. Que de confusion dans un jeune être ! Comme il est peu soucieux d'unité ! Un enfant catholique et scrupuleux sacrifie à Cybèle et ne sait pas qu'il trahit son Dieu : Maurice de Guérin à la Chesnaie.

Toujours quand on écrit d'une ville de province telle que Bordeaux, il faut en venir à cette idée d'évasion. A Bordeaux, nul réfractaire ne saurait vivre ; coûte que coûte, il faut s'adapter, devenir dans la mesure de ses forces une parcelle de la ville, prendre sa place, son rang, accepter d'être une pierre grise du gris édifice, surtout ne pas se détacher de l'ensemble. A un garçon dont le crime est d'être inclassable, qu'aucune profession ne limite, qui ne conçoit pas les hiérarchies du monde, rien ne. reste que de fuir. Ainsi, celui dont nous racontons l'adolescence tourna-t-il pendant des années dans sa ville, comme le rat cherche l'issue de la ratière. S'il ne l'avait trouvée, que fût-il devenu ? Lui eût-il suffi de s'évader spirituellement ? Fût-il devenu enragé, furieux, comme il est advenu à un de ses amis de la même race ? Ou peut-être se serait-il soumis au contraire, mais au prix de quel suicide ?

M'opposera-t-on qu'il s'agit d'un cas singulier ? Mais non, je songe à tel et tel compagnon, surtout à cet héritier présomptif d'une des plus importantes maisons de Bordeaux, qui abandonna tous ses privilèges pour

courir le cachet à Londres, pour être sculpteur à Paris. De quel accent amer, il décrivait sa vie de bureau et de club ! Comme il avait souffert de ce qui fait les délices des jeunes Bordelais ! Pour obtenir sa libération, il avait renoncé à une fortune. Continua-t-il d'être à Paris le même révolté,

le même réfractaire ? Non : Paris est sans exigences ; Paris ignore le provincial qui vient se perdre dans sa brume ; Paris, ville d'individus, faite à souhait pour les fous et les demi-fous, où chacun accomplit ses gestes particuliers dans une sécurité profonde. C'est vrai que la capitale renferme d'innombrables Bordeaux, aussi hiérarchisés, aussi tyranniques qu'aucune province, mais le tout est de n'y pas pénétrer ; et si, malgré soi, on est incorporé à l'un de ces Bordeaux de Paris, que l'évasion en est facile ! Une vaste mer en bat les murs : il suffit de s'y jeter. A Paris, nous pouvons mourir à chaque instant sans qu'aucun ami ne nous réclame. En revanche, Paris ne laisse en nous, après que nous l'avons quitté, aucune trace dont nous puissions souffrir. Après une longue absence, je le retrouve avec un léger plaisir sans amertume. Rien de cette mélancolie puissante qui sourd du plus profond de mon être quand, au petit jour, la ville de mon enfance surgit au bord de son fleuve désert. Nous croyions l'avoir fuie, elle ne nous avait pas lâchés, et, par un invisible fil, nous ramène. Tu repartiras, mais combien de fois faudra-t-il repasser sous les tunnels de Lormont, t'éveiller quand le train s'arrête sur le pont de fer, jusqu'à ce dernier voyage où, étendu au centre d'un wagon de marchandises, ton sommeil sera celui que rien ne trouble plus. Où que la mort te prenne, la ville saura te rappeler à elle et t'ouvrir, au bout de cette longue rue d'Arès familière aux corbillards, son cimetière, chartreuse ombragée de beaux platanes et où d'humbles couples, derrière les tombes, se caressent.

Regarde bien le port dans le petit matin : ici s'embarqua le jeune Baudelaire à bord du « Paquebot des mers du Sud ». A l'un de ces balcons, auprès d'une bien-aimée, il connut les soirs voilés de vapeurs roses, et la profondeur de l'espace, la puissance du cœur, le parfum du sang. Vers la même époque, Maurice de Guérin, qui s'en allait mourir au Cayla, fit halte à l'*Hôtel de Nantes.* En ces crépuscules de juillet 1839, écouta la rumeur de la ville où je suis né, les martinets avides dans le ciel. Eugénie relevait l'oreiller du malade, touchait ses cheveux, et, en face de l'hôtel, épiait à travers les fenêtres ouvertes du Grand Théâtre, les actrices qui se déshabillaient. Baudelaire… Maurice de Guérin… nous aimons que ces

porteurs de croix aient goûté, au bord de notre fleuve, quelque répit. Assez de leur âme demeura, peut-être, attaché à ces pierres, pour qu'un jour une postérité leur naquît sur cette rive commerçante. Jammes, adolescent, fréquentait les rues brumeuses de Saint-Michel, celle surtout où l'attendait, derrière les carreaux verts, « un profil sérieux d'amour et de tristesse » ; il herborisait aux allées de Boutaut, rêvait des îles au Jardin Botanique. Plus tard André Lafon, Jean de la Ville, Jacques Rivière, furent des enfants bordelais, frères de celui dont il est question dans ces pages.

Fils de la même ville… fils ingrats ? Mais qui n'a senti tout l'amour dont débordent ces pages, en dépit de leur amertume ? Si nous fûmes, mes amis et moi, si pressés de fuir notre ville, c'était que nous l'emportions avec nous. Nous la traitons durement, comme une part de notre âme : chacun a le droit de ne pas s'épargner. Nous aimons notre ville comme nous-mêmes, nous la haïssons comme nous-mêmes. Impossible de la renier, impossible de ne pas saluer en elle notre mère par le sang ; et mieux encore que notre mère : nous avons beau jouer au Parisien, nous réjouir de vivre à Paris ; Bordeaux sait bien que lorsqu'il s'agit de descendre en nous-mêmes, romanciers, pour y chercher des paysages et des êtres, ce ne sont point les Champs-Élysées ni les Boulevards que nous y trouvons, ni nos camarades et nos amies des bords de la Seine, mais les propriétés de famille, les vignes monotones, les landes sans éclat, les plus sombres banlieues aperçues à travers les vitres brouillées de l'omnibus du collège ; et nos personnages naissent pareils, non à cette belle dame chez qui je dîne ici, ni à ce maître dont j'écoute les paroles ; mais pareils à mes grands-parents campagnards, à mes cousins de la lande, à toute cette faune provinciale qu'autrefois j'épiais, enfant chétif.

Ce reniement dont il semble que nous nous rendions coupables, il n'y faut voir que le signe de cette lassitude que tout homme éprouve à être soi et non un autre. Bordeaux vit en nous comme notre passé ; il est notre passé même, inévitable, obsédant ; son brouillard m'impose une odeur éternelle et, dans cette ville tintante au fond de moi, les personnes mortes que j'ai connues et aimées sont plus vivantes que les vivants.

Bienheureux les errants, les voyageurs qui accumulent assez de paysages et d'horizons nouveaux entre eux et leurs jours révolus, pour ne plus entendre dans leur cœur les cloches submergées !

Non ! ne sois pas ingrat, dit ma ville. Ces errants, ceux qui, pour écrire des livres, sentent le besoin de courir le monde, c'est sans doute qu'ils n'ont

pas commencé de vivre dans un vaste logis de province, qu'ils ne se sont pas étendus à l'ombre d'une forêt familière, qu'ils ne se sont pas retenus de jouer et de rire autour d'une chapelle où Dieu était présent, que leurs goûters n'avaient pas l'odeur des fruitiers, des placards où sont les confitures, les liqueurs d'angélique, les prunes à l'eau-de-vie, que leur collège ne s'élevait pas dans un grand parc où, en juin, les bannières de la Fête-Dieu s'accrochaient aux branches basses, qu'autour d'eux, une famille innombrable ne multipliait pas le type humain, ne leur livrait pas toutes les variétés de l'homme déchiré par ses passions, défendu par ses croyances. Moi, ta ville, j'ai tout déversé à la fois dans ton berceau. Tu portes partout avec toi la matière de tes livres. Grâce à moi, tu souris si l'on t'interroge : « Avez-vous le sujet d'un nouveau roman ? » Tu n'en as qu'un qui est moi-même et toi-même confondus, et qui est inépuisable : tes livres s'en détachent, comme les soleils d'une nébuleuse.

Mais, accoutumé, à ce Bordeaux intérieur, à ce Bordeaux mystique dont naît ton œuvre, comment ne souffrirais-tu pas lorsque tu le dois confronter avec le Bordeaux matériel, avec la ville de pierre et de boue, si pareille et si différente, dont le reflet est vivant en toi ? De la cité spirituelle dont tu as fait ta substance même, toutes les laideurs se sont effacées ou sont devenues poésie : la ville en toi est déjà une œuvre d'art ; c'est pourquoi, celle qui continue de vivre en dehors de toi, au bord de son fleuve boueux, te blesse et te repousse. Elle est là comme une borne sur ta route, terrible repère pour mesurer le chemin parcouru. Combien de générations d'enfants ce jardin de la mairie, ce jardin public ont-ils vu s'ébattre, depuis que tu n'es plus un enfant ? A chaque retour sur ces pauvres pavés, ne te sens-tu pas plus éphémère ? Le temps qui te détruit touche à peine ces maisons, les arbres de ce square. Ici, la matière inanimée brave ta chair vivante. Elle s'associe en toi à des jeux, à des larmes du collégien que tu n'es plus depuis un quart de siècle. Ce banc est à la même place où tu te souviens, à dix-sept ans, d'avoir attendu une âme aimée, et où tu aurais l'air, ce soir, d'un vieux pauvre, si mortelle est ta lassitude !

IV

CEUX qui n'ont jamais quitté leur province ont peine à imaginer l'horreur, à chaque retour, de cette confrontation avec notre passé matériel. Ainsi Proust souffrait-il, à l'aspect du bois de Boulogne, bien des années après l'époque où il y avait rencontré Mme Swann. Il nous fait comprendre la contradiction que c'est de « chercher dans la réalité les tableaux de la mémoire, auxquels manquerait toujours le charme qui leur vient de la mémoire même et de n'être pas perçus par les sens ».

Le sentiment que nous inspire notre ville procède, au vrai, de la haine et de l'amour, comme tout sentiment profond, comme tout ce qui nous tient à cœur. Quels amants ne répètent presque chaque jour l'interrogation d'Hermione, incapables de reconnaître s'ils aiment ou s'ils haïssent ? Nos sentiments débordent infiniment notre vocabulaire : quels mots correspondent moins souvent au réel qu'amour et que haine ? Un être aimé, nous le haïssons à cause de ce qu'il usurpe, de ce qu'il confisque à son profit de notre être même, et pour les limites qu'il nous impose ; nous lui en voulons de restreindre notre vie, de la borner irrémédiablement, et de nous rendre toutes les autres nourritures insipides, dont nous aurait pu combler le monde. Nous lui imputons notre marche interrompue sur une route sublime. Saint Jean de la Croix professait que l'âme qui est attachée à la beauté d'une créature quelconque est devant Dieu souverainement laide. Un être aimé sans mesure, subi sans mesure, nous frustre d'un plus haut destin.

Ainsi en est-il pour notre ville : elle nous comble, nous enrichit, et en même temps nous limite atrocement. Nous mesurons l'avantage d'être d'une province, de détenir un cru, de ne rien produire qui ne possède un certain parfum, un bouquet reconnaissable entre mille. Mais ce n'est pas toujours drôle que de faire figure, pour l'éternité, d'un moyen bourgeois de la province française ; que d'être à chaque instant dénoncé par le goût du terroir, de se sentir partout dépaysé, d'hésiter au seuil des littératures inconnues comme devant d'impossibles voyages. Un vieux quadrupède aveugle tourne mieux qu'un autre le manège : ma province a fait de moi une mule aux yeux crevés pour moudre son grain. On peut me présenter indéfiniment un étranger sans qu'il y ait d'espoir que je retienne jamais son nom. Mon incuriosité est une forme de l'impuissance. Ma province me

détourne d'aller à Rome, à Londres : elle m'y entourerait d'une atmosphère opaque, étouffante, à travers quoi il me serait impossible de rien voir que des caricatures ou des fantômes.

* * *

Du temps que la ville retenait dans son sein mon adolescence captive, il me semblait que j'étais à ses yeux un monstre entre tous ses fils et qu'elle ne me reconnaissait pas pour sien ; je croyais n'être si seul que parce que je ne ressemblais pas aux autres. Mais, depuis que je me suis éloigné d'elle, je me sens Bordelais entre les Bordelais. Peut-être se passe-t-il, entre elle et moi, ce phénomène des ressemblances tardives, ainsi dénoncé dans les familles : « C'est étonnant comme il finit par ressembler à sa pauvre mère. »

Un homme de lettres est tel qu'un terrain où des fouilles sont entreprises. Impossible pour lui de donner le change grâce à ce vernis du monde que tout Parisien d'origine ou d'adoption a vite fait d'acquérir ; lui, il est toujours, à la lettre, bouleversé et à ciel ouvert. Il est condamné à découvrir, aux yeux de tous, ses substructions, à déterrer ses plus secrètes assises. Peut-être est-ce pour cela que le présent ne peut « prendre » sur ce sol exploité, ni devenir, à son tour, du passé exploitable. Affreuse stérilité d'une vie d'homme de lettres qui n'est qu'homme de lettres ! Proust, enfermé dans sa chambre aux rideaux tirés, fut le seul logique, et n'essaya point de donner le change. Il savait qu'aucune autre campagne n'existait plus pour lui que celle de Combray, qu'aucune aubépine, jamais, ne lui donnerait de fleurs roses que la haie de Tans on ville. En vain, plus tard, voulut-il, derrière les vitres relevées d'une automobile, revoir des vergers en fleurs ; il était condamné à n'en connaître jamais d'autres que ceux qu'il avait aimés, adolescent, du côté de Méséglise. Ainsi en est-il pour tout homme de lettres, même si la maladie ne le tient pas prisonnier. Son état d'écrivain est une maladie sans remède et qui l'oblige à sacrifier la vie au souvenir, ou plutôt qui exige qu'il crée une nouvelle vie avec ce qui est révolu ; qu'il n'utilise que cette matière toujours en fusion du passé en lui, cette source toujours bouillonnante, et à quoi il n'est pas certain que le présent puisse rien ajouter pour les œuvres futures ; ou, en tout cas, s'il y ajoute, c'est en se confondant avec le passé, en se soumettant à lui. Bordeaux (et je désigne sous ce nom toute la matière de mon œuvre) finit toujours par absorber ce que me fournit la réalité quotidienne ; toute œuvre due à une suggestion du présent avorte, si elle n'éveille une correspondance dans mon Bordeaux intérieur. Les

inspirations journalières ne valent qu'en se transposant sans effort dans mes jours révolus. Les sensations les plus actuelles : couples de tango, bruits de jazz, etc., sans doute peuvent servir, mais comme le cadre qui, à la fois, éloigne le paysage, le détache du reste, en rend les détails plus précis. Mieux qu'à travers le parapet du pont de fer sur la Garonne, quand le train s'arrête au petit jour, c'est ainsi que Bordeaux souvent a surgi devant mes yeux, au plus épais d'un bar enfumé ; des regards familiers à mon enfance, et aujourd'hui éteints, se sont posés sur moi lorsque j'étais à table avec des gens du monde et parmi de fameuses vedettes.

*

* *

N'espère pas que je me laisse oublier, me souffle Bordeaux. Plus tu vivras d'une vie différente de celle que je te dispensais, plus je prendrai en toi de relief, et n'espère pas que tel être qui t'occupe aujourd'hui pénètre jamais dans tes livres sans passer par moi : il faut d'abord que je l'attire, l'absorbe, et qu'il reprenne vie enfin dans mon atmosphère, la seule où s'élabore ta création misérable.

Ces réflexions ne valent-elles que pour moi-même ? Je songe à Maurice de Guérin, qui, dès sa quatorzième année, s'éloigne de Cayla où il ne revient que l'espace de quelques vacances et puis pour mourir ; et, tout de même, il a vécu sa courte vie dans un Cayla intérieur que le val d'Arguenon, la Chesnaie, enrichirent de forêts et de plages marines. Si nous redoutons parfois quelque arbitraire, quelque artifice, dans l'attitude lorraine de Barrés, c'est l'évidence que la Lorraine le possède, qu'il ne s'en évade pas ; à sa brume natale, il ne sut échapper en Espagne ni sur l'Acropole. Barrés n'a peint profondément que des déracinés ou des enracinés lorrains : Sturel, Renaudin, etc., d'une part, et les frères Baillard d'autre part. Du reste des hommes, il n'a su fixer que l'apparence hideuse, les grimaces (d'ailleurs avec génie). Il n'a jamais détourné son visage du visage sans éclat de sa terre natale.

* * *

Aimer sa prison, préférer sa prison, ou pour mieux dire, se préférer aux autres, comment s'en tenir là toujours ? Impossible que cette complaisance pour sa terre et pour soi ne cède souvent à de furieuses nostalgies. J'ai renié Bordeaux plus de septante fois sept fois ; j'ai aimé une phrase de Toulet où il dénonce cette ville de vins et de morues, enlisée dans la boue d'un port

sans navires ; je me suis gaussé de ses habitants ; j'ai fui l'affreux ennui de ses vignobles ; les blessures ostentatoires de ses pins m'exaspèrent, et leurs ridicules petits pots individuels ! J'ai toujours opposé à Bordeaux, pour la porter aux nues, la Provence… et pourtant, je l'aime ; c'est-à-dire, je m'aime. Il est cela dont je ne serai jamais séparé : c'est moi, aujourd'hui, qui possède Bordeaux, et qui ne puis l'arracher de ma mémoire ; mais un jour, ce sera lui qui, dans sa profondeur, me possédera. Quand je ne peux le souffrir, c'est que je ne peux non plus me souffrir et que je le hais de m'avoir fait créature si misérable.

D'autant que le sang de Montaigne ne laisse pas à ses fils le pouvoir de se créer des illusions consolantes : peu de villes où l'on prenne moins qu'à Bordeaux les vessies pour des lanternes, où l'on s'en laisse moins conter ; en dépit de leur vanité fameuse, les Bordelais ne se trompent guère plus sur les autres ni sur eux-mêmes que sur ce vin dont ils devinent après un seul reniflement et deux ou trois clappements, l'âge, la provenance et le mérite exact.

Aussi, chaque retour dans ma province, dans ma famille, est-il l'occasion d'une mise au point. J'aime à Bordeaux, réviser les valeurs qui, à Paris, sont surcotées, et, entre toutes ces valeurs, moi-même. Il est étrange que ce Bordeaux brillant, de mœurs faciles, m'ait toujours incliné à l'examen de conscience. C'est qu'il ne me fournit point que de repères pour mesurer mon vieillissement ; la courbe de ma vie intérieure s'y est aussi inscrite à mon insu et m'accable. Si je ne voyais pas, soudain, mon visage dans la glace de cette devanture, je pourrais ne pas me souvenir des années qui l'ont flétri ; peut-être même vais-je aujourd'hui dans ces rues d'un pas plus alerte qu'aux jours de mon adolescence ; mais le cœur, lui, a une conscience impitoyable de son changement ; il n'a pas besoin de se voir pour se sentir alourdi : voici le porche de Saint-Seurin qu'à quinze ans je franchissais, en proie à tous ces scrupules… Depuis lors, que d'actes accomplis m'ont à jamais défiguré ! Pourtant, nulle différence essentielle entre ce que je fus et ce que je suis : aucune autre que celle qu'on voit entre un champ nu et chargé de semence, et ce même champ après que les blés sont en herbe. Tout ce qui s'est épanoui dans l'homme, l'enfant bordelais le portait à son insu ; c'est à Bordeaux que s'éclaire pour lui cette parole terrifiante de notre Jacques Rivière : « Je suis sûr que si chacun regardait les événements de sa vie, comme moi, du point de vue de ce qui lui était

nécessaire, il y verrait une conduite, une préméditation de chaque instant qui lui révélerait la main de Dieu avec une clarté éclatante. Mais on ne voit rien, parce qu'on regarde toujours du côté du bonheur. Saisissant de voir combien la vie de chacun est étroitement concertée, comme elle est jouée, et dans un mouvement de plus en plus rapide, de plus en plus serré, à mesure qu'elle s'approche de la fin. Dans l'enfance, il y a du lâché, du gratuit, de l'aventure. Mais, à mesure qu'on vieillit, tous les coups portent ; plus rien n'arrive qui ne précipite l'âme dans sa destinée, qui ne l'emballe, qui ne l'expédie dans son sens. »

*

* *

Oui, à Bordeaux, tandis que, désespérément, je regardais du côté du bonheur, quelqu'un préméditait ma vie. Si j'avais su, alors, regarder en moi, j'eusse pu déchiffrer mon destin futur avec plus de sûreté que dans les plis de mes mains. Les vertus et les vices de l'adolescent ressemblent à ces créatures au commencement du monde, lorsque Dieu ne leur avait pas donné encore de nom. Tous les éléments étaient là, qui, confondus, ne pouvaient produire un autre être que celui que tu es aujourd'hui.

*

* *

Chaque destinée humaine comporte une révélation où, comme dans la Révélation chrétienne, les prophéties ne prennent de sens que lorsque les événements les ont éclairées. Bordeaux te rappelle cette saison de ta vie où tu étais entouré de signes que tu ne sus pas interpréter. Alors, la ville maternelle touchait doucement toutes les places douloureuses de ton cœur et de ta chair pour que tu fusses averti et que tu te prémunisses contre le destin : elle t'a exercé à la solitude, à la prière, à plusieurs sortes de renoncements. En prévision des jours futurs, elle t'emplissait de visages grotesques ou charmants, de paysages, d'impressions, d'émotions, enfin de tout ce qu'il faut pour écrire.

Tu ne l'as payée que d'offenses, mais elle te pardonne ; peut-être même te réserve-t-elle, comme à certains de ses fils d'une gloire médiocre, Maxime Lalanne ou Léon Valade, un buste à quelque tournant d'allée du jardin public. Un de tes jeunes amis parisiens, devenu grisonnant et illustre, viendra, entre deux trains, pour l'inauguration et lira un discours sous un parapluie que l'on verra bouger trois secondes sur l'écran de Pathé-journal.

Puis, la petite troupe dispersée, il ne restera plus que les moineaux qui couvriront ton effigie de larmes blanches, et les enfants, pour qui tu ne seras rien que « le but » dans leurs parties de cache-cache.

ORAGES

SÉDENTAIRE

Si jamais je ne fus sur l'Océan amer,
C'est que mon univers a tenu dans les êtres.
Un corps était un monde où je régnais en maître,
Des yeux avaient les bords ravagés d'une mer.

Haleines, tièdes vents sur ma poitrine heureuse !
J'ai vu des lacs dormir aux lisières des cils
Et, plus qu'aucun marin, j'ai connu les périls
D'un corps que le sommeil soulève, abaisse et creuse.

ATYS

Couleuvres, les chemins dormaient dans la lumière.
Comme Atys, le berger que Cybèle adora,
Crucifiait au sol fendu ses faibles bras,
Du temps que j'étais fou, j'ai possédé la terre.

Les feuillages figés rêvent d'humides vents.
Je sens souffrir sous moi la Terre où je me couche.
Brûlante, et confondue au souffle de ma bouche,
La touffeur de l'argile est un souffle vivant.

Sous un corps, la prairie entière vibre et crie
Comme s'il imposait au monde sa douleur.
Telle est l'après-midi que les hommes ont peur
Et dorment, dans l'odeur de pain des métairies.

Un seul enfant tient l'univers entre ses bras :
Un corps illimité sous l'herbe épaisse plie.
Une seule cigale éclate, grince et bat
Comme le cœur souffrant de Cybèle engourdie.

Jaloux de ce soleil qui te couve et te boit,
Atys a caressé tes plus secrètes mousses,
De sa lèvre renflée et d'un timide doigt,
Cybèle, ô cœur feuillu, chair verdissante et rousse !

Les cigales du jour chantent dans tes cheveux.
Plus qu'un abricot mûr ou qu'une prune chue,
Sens-tu peser sur toi cette bouche déçue ?
Tu ne vois pas Atys, ô déesse sans yeux !

Sous les pins où ton sang ruisselle à chaque tronc,
Atys d'un corps terreux va cacher la souillure.
Il ne sait pas encor sa victoire future
Et qu'en l'unique mort nous te posséderons.

PÉCHÉ MORTEL

Cette après-midi lourde épouse mon attente,
Sa rumeur est le bruit d'un amour contenu,
Mais la marche du temps, désespérément lente,
Se précipitera lorsque nous serons nus.

Un siècle, j'attendrais la seconde où nos corps
Insulteront le ciel de leurs soifs confondues.
Si j'épuise une vie à guetter ta venue,
L'espace d'un baiser me donnera la mort.

AUTRE PÉCHÉ

La charmille est l'émeraude
Que blesse un jour finissant.
La terre fendue et chaude
Est complice de ton sang.

Ce soir, l'odeur de la terre
Est celle de ton désir.

La volupté fait mourir :
O seule mort passagère !

Mais tu sais que les morts brèves
D'où, les yeux blessés, tu sors,
Nous mènent, de rêve en rêve,
Jusqu'à l'éternelle mort ?

De peur que la Grâce sourde
En nos cœurs dévotieux,
J'invoque une étoile sourde
Au doux nom de mauvais dieu.

En vain ! Nous serons vaincus
Par le Dégoût, ce complice
Du Dieu qui nous aime plus
Que nous n'aimons nos délices.

FAUNE

Plus sournois qu'un regard, mon silence t'outrage.
L'odeur te fait mourir de mon désir tapi.
Ton corps est violé dans mon cœur, sans répit.
Prométhée envieux du feu de ton visage,
Je le vole à toute heure et rien ne me trahit.

PHARES

Si j'embaumais en moi l'amour que je te voue,
Si je te couchais, morte, avec les autres morts,
La terre frémirait toujours de jeunes corps,
La lueur de ton sang rougirait d'autres joues.

Si je crevais mes yeux, tous les yeux inconnus
Du monde flamberaient dans ma nuit éternelle,
Et mon esprit rapace irait brûler ses ailes

Aux grands phares vivants que je ne verrais plus.

LES DEUX FLEUVES

Tu te souviens, mon endormie,
De ces caresses retenues ?
Si jamais tu ne fus moins nue,
J'étais plus sage qu'une amie.

Jusqu'à l'extrême bord nous fûmes
De la volupté défendue,
Mais nos mains, mouettes perdues,
Ne rasaient pas l'amère écume.

Nuit que je voulais éternelle,
Où, sans sommeil et sans parole,
Nous fûmes, tête contre épaule,
Deux fleuves de sang parallèles.

ASSASSIN

O mon enfant, morte inconnue,
Quand s'apaisait notre folie,
Ta chair était glacée et nue
Comme pour être ensevelie.

Sainte taillée en pierre dure,
Que j'eusse aimé, mon innocente,
Croiser tes mains obéissantes,
Jeter le drap sur ta figure !…

APPROCHE

La place d'un amour qui n'est pas là encore
Se creuse dans mon cœur de chair.
Il ne se souvient plus de ce qu'il a souffert

Et ce qu'il va souffrir importe seul. J'adore

L'approche de ce pas furtif sous le couvert
Du jardin nu, mais délivré de son hiver,
Délivré comme moi, – comme moi dans l'attente
D'un amour inconnu, d'une saison brûlante.

TARTUFE

Je rôde, orage lourd, autour de ta jeunesse.
Mes désirs dans ton ciel font de brèves lueurs.
La ruse de mes yeux d'être toujours ailleurs
Ne leur dérobe pas la face qui les blesse.

La fuite des regards, l'étouffement des pas,
Ce mensonge charnel que nous enseigne l'âge,
J'en commence d'avoir l'humiliant usage
Et rôde autour des corps qui ne le savent pas.

PETIT CHIEN SOMBRE

Tu connais mes secrets décombres,
Cette eau vaseuse et ces remous,
Mais tu t'endors sur mes genoux
Comme un petit chien sombre.

Ciel un peu trouble entre les feuilles,
Sous tes boucles ton front est blanc.
Mon oreille avide recueille
Le bruit que fait ton sang.

J'écoute ce battement grave
Du petit chien sombre endormi,

L'invisible courant du gave
Qui dans ton corps frémit.

Mais notre pensive alliance
N'est faite de sang ni de chair,
Tu ne crains pas les brefs éclairs
Brûlant dans mon silence.

Tu n'entends rien en moi qui gronde,
Ce vieux cœur hurlant à la mort.
Je suis ta douceur en ce monde,
Le havre où tu t'endors.

Du fond des songes où tu fus,
Se lèvent tes prunelles pures
Sur ma misérable figure
Où le masque n'est plus.

RENONCEMENT

Mon corps était léger au jour naissant des rues,
Berger de sa douleur dans ce Paris dormant.
Il restait pur après la pureté perdue :
Qui souille le printemps ?

Qui souille le printemps ? Mais tout souille l'automne,
Et mes jeunes péchés ne furent-ils plus purs
Que ce renoncement du vieux pauvre au cœur dur,
Qui refuse l'aumône ?

Je t'ai dit non, à toi, plaintive, qui m'aimas,
Qui ne voulus sourire et ne me fis pas signe,
Mais dans la nuit, à son odeur de réséda,
Je connaissais ma vigne.

J'ignore tout de toi : tes amours et tes crimes,

De tes captives mains quelles sont les attaches ;
Mais je t'aime, visage étroit, tissé d'énigmes,
Pour ce que tu me caches.

Tu vécus loin de moi des milliers de vies,
Je ne sais quel secret t'habite et te dévore.
Mais ton sourire faux et tes tempes blanchies
L'emportent sur l'aurore.

Si ta marche est traînante et si ton beau corps plie,
C'est qu'il renferme un cœur chargé de trop de proies.
Je me penche sur lui. J'ai peur. Je le côtoie
Comme une eau endormie.

Elle m'attire et me repousse. Je me couche
Au bord de cette eau noire où pourrissent des tiges,
Et mon cœur baptisé cherche et fuit le vertige
Au contour de ta bouche.

Quels péchés inconnus font jaillir de ton être
Cette odeur des jardins que la grêle saccage ?
Je te respire comme, en ouvrant la fenêtre,
Je respirais l'orage.

Que ne m'as-tu roulé soudain, d'un flot amer,
Sur le sable où ma marche hésitante est inscrite,
Et que n'ai-je vécu pour chercher de ta chair
L'épuisante limite ?

Désormais, chaque jour est un renoncement
A la fatigue double et aux doubles paresses.
Ne vous refermez plus jamais sur mon tourment,
Ténèbre des caresses.

ÉQUINOXE

Le printemps triste éteint la dernière flambée.
Un souvenir saignant dans ma chair s'est rouvert.
Que je retrouve en vous le repos de l'hiver
Avec l'amère odeur des larmes dérobées,
O nuit de mes deux mains contre le lit désert !

DÉLECTATION

Je pleure mes péchés et ceux que j'ai commis,
Et ceux que j'eusse aimé commettre.
Pour réveiller la faim dont je ne fus le maître,
Je trouble ton sommeil, ô mon cœur endormi !

Mais quel homme saurait refleurir les pêchers
Dans le verger de sa jeunesse ?
Ce vertige n'est plus, ni cette ivre faiblesse :
On ne retombe pas dans les mêmes péchés.

Je plonge en de profondes eaux pour m'assouvir…
Délectation défendue !
Fut-il jamais permis aux lèvres de ravir
Sur des visages morts une douceur perdue ?

Visages exhumés, chaque jour moins distincts,
Ma délectation vous ronge.
J'use de mes baisers vos cheveux et j'éteins
Dans vos yeux trop souvent rouverts le dernier songe.

LE REGRET DU PÉCHÉ

Un reflux de désirs, du plus profond des terres,
Remonte en moi, flot trouble et de boue épaissi.
Il recouvre cette âme asservie au mystère,
Asservie à la chair, et qui n'a pas choisi.

Orgueilleux front qui ne fut pas taché de cendre,
Poitrine que jamais haire ne déchira,
Corps heureux, corps tremblant qui n'osa pas descendre
Dans l'abîme qu'ouvrait l'enserrement des bras…

A cette sage chair qui ne fut jamais folle,
Rien ne reste – rien ! rien ! que l'instant infini
Où, me brûlant au feu de ton corps endormi,
Je regardais contre ma bouche ton épaule.

LA MARÉE INFIDÈLE

Dans ce corps que mes bras creusaient comme des lierres,
Où la trace est encore de leurs furieux gestes,
Je n'entends rien qui bat, non plus qu'au temps des siestes
Lorsque, enfant, j'appuyais mon oreille à la terre.

Moi qui n'exigeais rien de la terre muette
Qu'à mes poignets un rêche attouchement de mousse,
J'eusse voulu de vous, quand vous m'étiez sujette,
Ce zèle de la mer que la lune repousse.

Réticentes amours sans cesse retirées,
N'épandrez-vous jamais sur mon aride sable
Cette fidélité grondante des marées,
Ces retours d'amertume à l'heure inéluctable ?

Poursuivi de ton flux, si je me voulais chaste,
Je fuyais vainement l'écume défendue,
Mais quand je t'appelais pour que tu me dévastes,
Tu feignais de dormir, mer étale et perdue.

ATTENDRE ET SE SOUVENIR

L'heure passe sur moi, plus lente

Qu'un lourd charroi sur un chemin.
Je t'attends. Je sais que l'attente
Demeure mon unique gain.

Elle ronge l'enfant de Sparte,
Cette heure que mon sang nourrit.
Mais, dès que tu m'auras souri,
Je désirerai que tu partes.

Les faibles mains de ma jeunesse
Soutenaient l'amour sans effroi,
Aujourd'hui, qu'obtenir de toi
Qui ne me tue ou ne me blesse ?

Mais dans les coussins – vaine proie
Que je n'ai pas su retenir –
Je creuse une place à ma joie
Pour t'attendre et me souvenir.

Que je t'attende ou me souvienne,
Alors seulement je t'étreins.
Ta présence mettait un frein
A ma fureur plus que païenne.

Prends en pitié ces yeux fuyants
Et ces mains qui demandaient grâce :
Comment te regarder en face,
O dur visage éblouissant !

Mais que ton image perdue
Leurre ce cœur mourant de faim !
Mais, où ta chair fut étendue,
Que ma chair attende sa fin !

Mieux que dormir, mourir sépare
Et toute chair et tout amour –

Même si l'ami de Lazare
Les ressuscite au dernier jour.

LUMIÈRE DU CORPS

Ton corps laiteux et roux, éclairé du dedans,
Illumine la chambre étouffante.
Notre amour a laissé l'odeur d'un grand tourment,
Une orageuse odeur dans la chambre étouffante.

Cette lampe que tu posas sur le tapis
L'éclaire moins que tes jambes pures.
Ah ! tant qu'un Autre en moi me laisse du répit,
Les paumes de mes mains suivront tes jambes pures.

Aimons-nous sourdement afin que nos étreintes
N'attirent pas Celui qui les hait.
De peur qu'il ne rallume en nous la lampe éteinte,
Cachons notre folie à Celui qui la hait.

Même si notre lampe est éteinte, l'Époux
Verra la mèche fumer encore.
La cendre couvrira ton corps laiteux et roux,
La cendre étouffera l'amour qui brûle encore.

LE DÉSIR

C'est fini. Tu ne viendras plus. Le jour va poindre.
Par l'unique désir j'ai commis le péché.
Si je l'avais voulu, n'aurais-je su te joindre ?
Mais toi, ma triste amour, tu ne m'as pas cherché.

Eusses-tu reconnu, d'ailleurs, sur cette face
Que j'ai craint de livrer à ton vierge mépris
Des traits que la douleur sans cesse repétrit,
Où mon bonheur d'enfant n'a pas laissé de trace ?

Je ramènerai donc cette force infinie
Que ton approche avait épandue hors de moi.
Cette mer enchaînée obéit à ma loi
Et son mouvant désert couvre mon agonie.

Désert intérieur, étouffant crépuscule,
Triste mer qui ne put mouiller que tes genoux,
Si je suis son captif, c'est en moi qu'elle brûle :
Le pays de la soif est au dedans de nous.

J'ai cru qu'un Dieu pourrait tarir cette mer morte,
Qu'il suffirait du ciel pour combler cette mer :
Mais on n'échappe pas au désert que l'on porte,
On ne s'évade pas de son propre désert.

La vague gonfle, meurt, puis renaît sur nos corps,
Les souille en les couvrant d'écume, et se retire.
L'antique terre et nous, connaissons ce martyre :
Rien ne peut séparer l'Océan de ses bords.

SACRÉ-CŒUR

Il est une autre mer (la mer est à deux pas…)
Son sel prête à ta lèvre une amertume neuve.
Cet amour sans rivage attire à soi les fleuves
Et console les cœurs qui ne se mêlaient pas.

Son écume nourrit la candeur des mouettes…
Trop tard ! Une autre écume a sali mes genoux.
Comment se lèveraient pour calmer la tempête
Ces éternelles mains où j'ai fixé des clous ?

LE CORPS FAIT ARBRE

Le parfum de ta robe attire les abeilles,

Plus que les fruits mangés que ta sandale broie.
Accueillons cet élan de végétale joie,
Ce silence de la campagne où Pan sommeille.

Rêve que désormais immobile, sans âge,
Les pieds enracinés et les mains étendues,
Tu laisses s'agiter aux orageuses nues
Une chevelure odorante de feuillage.

Les guêpes voleront sur toi sans que s'émeuve
L'écorce de ta chair où la cigale chante,
Et ton sang éternel sera, comme les fleuves,
La circulation de la terre vivante.

L'OMBRE

Aux jours où la chaleur arrêtait toute vie,
Quand le soleil, sur les labours exténués,
Pressait contre son cœur le vignoble muet, –
A l'heure où des faucheurs l'armée anéantie
Écrasait l'herbe sous des corps crucifiés, –
Seul debout, en ces jours de feu et de poussière,
En face du sommeil accablé de la terre,
Assourdi par le cri des cigales sans nombre,
Je cherchais votre cœur, comme je cherchais l'ombre.

L'ÉMERAUDE

Le temps est revenu de la lumière chaude.
Je vous possède enfin, chère âme au ciel couvert.
Elle sera moins sombre à vos doigts, l'émeraude
Que nous avons crue morte, au long du noir hiver.
La mystérieuse eau qui dort dans cette pierre
Ne recèle plus rien des regards que j'ai fuis,
Et je n'appelle plus du fond de mes ennuis,
O visage souffrant de mon amour dernière,

Que ta douceur mêlée à celle de la nuit.

LA TEMPÊTE APAISÉE

Caresse maintenant les océans calmés,
Mouette au sage cœur qui ne t'es pas enfuie
D'une chair triste en proie aux péchés bien-aimés.
De leurs perfides nœuds, mes mains faibles délie,
Et conjure à jamais le dangereux ennui
De traverser tout seul le sommeil et la nuit.
Quand mon rire emplissait de chaudes matinées,
Je savais moins aimer quand j'étais moins amer.
Aujourd'hui, je resonge aux fautes pardonnées,
Et mes yeux, dites-vous, ont le goût de la mer.
Accueille-moi, cœur d'ombre, où tout péché s'efface.
J'oublierai les prénoms que tu ne peux entendre.
La vieille cour étouffe de lys ; la terrasse
Est brûlante où j'aimais à quinze ans de m'étendre
Pour braver le soleil comme la mort en face.
Tu t'étonnes du ciel liquide et de ses signes ;
Les dos sombres des bœufs vont émerger des vignes
Et le bouvier adolescent qui les ramène,
Humble et majestueux, les pieds nus et paisibles,
Découvre, face au ciel, sa fauve argile humaine,
Et propose au soleil sa poitrine pour cible.

MARSYAS OU LA GRACE

Dans cette après-midi mortelle où le feu règne,
Marsyas, – ô doux corps qu'un Dieu jaloux torture, –
Je te confonds avec ce jeune pin qui saigne :
Ton sang a le parfum de sa résine pure.
Un papillon de nuit s'englue à ta blessure.
La lande qu'aucune eau du ciel ne désaltère
Crie indéfiniment de toutes ses cigales,
Et le soleil arrache à cette morne terre

L'odeur de miel brûlé qu'ont les bruyères pâles.
Mais ce qui te consume, ô jeune plante humaine,
C'est l'amour de ton Dieu, plus cruel que sa haine.
Il aime tant les corps qui souffrent, ce dur maître,
Qu'à des baisers de feu son choix se fait connaître.
Il change l'eau en vin et la douleur en joie ;
Le grain choisi bénit la meule qui le broie,
Et Marsyas, chair baptisée en proie aux mouches,
Sourit au ciel d'airain avec sa blême bouche.

GANYMÈDE CHRÉTIEN

Ganymède, à genoux aux carreaux de la chambre,
Vous saignez sous le joug de l'adorable idée.
La macération des landes inondées,
L'odeur des bois mouillés et du mortel décembre
Règne en vos profondeurs, âme dépossédée.
Je ne songe, parmi les délices du monde,
Qu'aux cœurs crucifiés en qui la Grâce abonde ;
Et, redoutant la nuit où ma route s'enfonce,
Je rétrograde et vole à la chambre où vous êtes,
A travers mes désirs plus cruels que des ronces.
Le miel coule pour moi de vos lèvres muettes.
Le péché que je hais, que je fuis et que j'ose,
Peut couronner mon front de violettes mortes,
Mais ne me peut celer quel autre Amour impose
La couronne de sang que votre tête porte.
Esclave désolé d'un amour qui me flatte,
Pourtant je sais le prix de vos quatre stigmates.
Serf d'un plaisir si bas qu'il m'arrache des plaintes,
Et du fond de ma chair, triste abîme de joie,
Je demeure jaloux de vos blessures saintes,
Ganymède, sur qui fondit le Dieu de proie !

DAVID VAINCU

Je cours, – je me crois libre ; un vent de somnolence
Remue en moi les branches lourdes du Désir,
Et ma main, se levant vers l'arbre de science,
A la forme du fruit qu'elle voudrait saisir.

Mais – grâce insidieuse, inhumain maléfice –
Quelqu'un mourait pour moi qui ne le savais pas ;
A l'instant de cueillir le fruit de mes délices,
Quelque mort bien-aimé se couchait sous mes pas.

Providence implacable, en ruses si féconde,
O vous, de mon désir adorable ennemi,
Qui sûtes écarter, d'un front déjà soumis,
Le joug délicieux et criminel du monde,

Dieu géant, regardez, honteux, chétif et nu,
Cet enfant qui vous brave, et sa fronde sans pierre,
Et ses genoux blessés par de vieilles prières,
Mon désir – ce David qui veut être vaincu.

FILS DU CIEL

Je porte en moi l'enfer où tu fus : le Harrar,
Les routes où tes pieds ont saigné, tous les bouges
Et cette cendre au bord des mers Mortes ou Rouges,
Mais comme toi j'attends le Seigneur : il est tard.

Corps calciné, tremblant de fièvre sous la toile,
Tes pitoyables fils ardent vers ton destin ;
Mais on ne refait pas le trajet d'une étoile.
Pour moi, j'attends aussi le Christ, au noir matin.

Vagabond de seize ans, tout couvert de rosée,
De vermine et de fleurs, chère tête embrasée,
Ange du grand chemin, que l'on ne voyait pas,
Les labours déferlaient comme l'océan gronde

Et l'aube t'imposait la glace de ses bras.
Si tes jeux détruisaient l'apparence du monde,
Un autre renaissait sous chacun de tes pas.
Fils du ciel qui cuvais le vin bleu dans les granges,
Amant des bords maudits sans verdure et sans eau,
Quand un dernier rayon brûlera mes rideaux,
Aurai-je comme toi ce lit encerclé d'anges ?
L'aube rallumera les flaques et les socs,
Et mes rigides draps dans l'alcôve profonde…

A l'heure du CHRISTUS VENIT, au chant du coq,
Je t'attendrai, Rimbaud qui n'étais pas au monde.

LE SANG D'ATYS

PLAINTES DE CYBÈLE

Ton rire jaillissait, vif entre les eaux vives,
Mes branches déchiraient lentement le brouillard
Et ta face brillait sur Cybèle attentive
Mieux que les astres morts qui n'ont pas de regard.
Ton reflet s'endormait dans mes sources cachées
Dont un souffle ridait l'eau froide au goût terreux.
De la chair fourmillante à ma chair attachée
Je ne sentais plus rien que les mains écorchées
D'Atys qui caressait l'herbe de mes cheveux.
Ma douleur sur la mer poussant un cri farouche,
Eût réveillé le peuple assis aux sombres bords :
Atys, tu me brûlais de ta petite bouche,
Je n'avais pas de bras pour enserrer ton corps.

Une ligne de sable, un renflement de dune,
Une frange d'écume et de varech : la mer…
Le doux trait des sourcils sur ta paupière brune
Et l'obscure forêt au bord du front désert :

Ton visage éclairé du feu de deux prunelles,
Étoiles de ma nuit dont les flammes jumelles
Quand tu dors vont brûler sur un autre univers,
Atys, je confonds tout dans un unique songe :
Enfant qui me dévaste, océan qui me ronge.

Les ruisseaux dont je sens partout la vive fuite,
Les gaves dont les eaux par les cailloux brisées
Agitent les cheveux des nymphes enlisées,
Longues mousses flottant sur le sommeil des truites,
Que sont-ils pour mon cœur, ô toi qui m'as perdue,
Visage dur, souillé de mûres et de boue,
Au prix de cette larme à tes cils suspendue
Et qui creuse soudain l'argile de ta joue !

ATYS A CYBÈLE

La chair encore endormie,
Je pars au petit jour sombre,
Sans pouvoir sortir de l'ombre
Que ton corps fait sur ma vie.

Je m'étends, quand midi luit,
Au feu de ta chair perdue.
Il n'est pas jusqu'à la nuit
Que ton corps n'ait épandue.

Sous l'herbe, l'argile est dure.
Ta rosée ou ma sueur
Donnent au soir son odeur
De terre et de chair obscure.

ATYS VIENT

L'herbe déjà se creuse où l'enfant s'étendra.
Le voici ! Des vivants qui s'agitent sur elle

Cybèle ne sent rien que ce corps infidèle
Qui gémit et qui souffre en d'invisibles bras.

SOMMEIL D'ATYS

Il dort. Je forcerai les dieux même à se taire.
J'anéantis le monde autour d'Atys qui dort.
Le sommeil a rompu le faisceau de ton corps,
Tes membres épandus se partagent la terre,
Doux serpents déliés qui feignent d'être morts,
Et Cybèle frémit jusque dans ses abîmes
De ce trouble abandon sans caresse et sans crime.

J'entoure ton sommeil d'un bourdonnement sourd
De mouches que le cri perdu d'un coq traverse.
L'endormi ne sait pas ce que pèse un ciel lourd,
Il ne sent pas l'odeur que m'arrache l'averse,
Ni ce désir grondant qui de l'Ouest accourt,
Ni ce ruissellement de larmes sur les feuilles.
La nymphe Sangaris qu'en un songe il accueille
Agite les bas-fonds sous l'eau qui ne dort pas.
Auprès de Sangaris qu'il accueille en ses songes,
Que suis-je, être sans forme et que l'océan ronge,
Moi qui ne puis tenir dans l'anneau de deux bras,
Reine à l'immense front que les tristes marées
Ceignent de varech noir, de méduses moirées !

RÉVEIL D'ATYS

Le mensonge et le silence,
Les soldats de mon destin,
Appuyés sur une lance
Montent leur garde sans fin.

Cybèle seule pénètre
Aux bords du fleuve de sang.

Elle penche un front pesant
Sur l'abîme de mon être.

Malgré les soldats sans cœur,
Malgré leur lance brandie,
Elle entre dans une odeur
D'océan et d'incendie.

Elle sait bien qui je suis,
Elle avance dans la boue,
Séchant les pleurs sur ma joue
Avec le vent de la nuit.

CYBÈLE DÉCOUVRE QU'ATYS N'EST PLUS UN ENFANT

Je dormais. Mars gonflait les durs bourgeons gluants.
Le jaune des crocus tachait les prés acides.
Les ornières luisaient noires. Les arbres vides
Étendaient leurs doigts nus sur l'azur du néant.
J'eus froid. Je m'éveillai. Mon argile meurtrie
Tressaillit sous le choc d'un galop furieux.
De lourds sabots frappaient les chemins pleins de pluie
Et jetaient de la boue à la face des dieux.
Atys parut serrant de ses cuisses dorées
Un court cheval hirsute, humide et blanchissant
De l'écume et du sel que laissent les marées.
Nu sur le cheval nu, je vis passer l'enfant
Et fis pleuvoir sur lui les branches sans feuillage.
Mais lui riait, couvert de ce léger pelage
Dont la flamme montant du ventre jusqu'au cœur
Embrasait tout son corps d'une fauve lueur.

CANTIQUE DE CYBÈLE

Vous m'avez possédée avant votre venue,
Vos mille précurseurs ont foulé mes chemins.

Les ronces de mon cœur griffaient leurs jambes nues
Et mes branchages fous faisaient saigner leurs mains.

Ils ont frayé la route, ils ont coupé les branches,
Atys, pour que tes pieds ne fussent pas blessés.
Mais savaient-ils que tu venais, toi, leur revanche,
M'arracher plus de pleurs qu'ils n'en avaient versés ?

Jusqu'en mes profondeurs où je fuis ta conquête,
Je ressuscite en vain ces amants d'autrefois :
J'écarte des cheveux, je soulève des têtes…
Mais ton silence, Atys, couvre toutes les voix.

Au sable intérieur je cherche des empreintes.
Tel être avait des yeux plus que les tiens ardents,
Je cherche… Mais ta main force un peu son étreinte
Et je n'ai plus de souffle, et je serre les dents.

O tenace douceur qui sus frayer ta route
Jusqu'où règne et gémit mon éternelle faim !
C'est votre jeune sang qu'au fond de moi j'écoute
Comme un fleuve étranger qui retentit sans fin.

Si ce ruissellement finissait dans mon être,
Si tu sortais de moi par mon flanc large ouvert,
Enfant de l'homme, Atys, saurais-tu reconnaître
Cet informe visage et ce regard désert ?

Roule dans ma ténèbre, ô fleuve de lumière,
De peur qu'un dieu ne jette avec les astres morts
Cette chair qui sans toi redeviendrait poussière,
– Cybèle à qui le ciel est caché par ton corps !

Je cherche sur ce corps des pistes étrangères.
Tu dis : « C'est le soleil qui me brûla… » Tu dis :
« Ma gorge s'est offerte aux flèches de midi,

Mes bras se sont meurtris en dormant sur la terre… »

Mais sur ce corps plus roux qu'un désert, et plus nu,
Les pistes que je suis ont d'étranges méandres.
La trace y brûle encore d'un chasseur inconnu.
D'un camp abandonné je reconnais les cendres.

Je songe qu'une bouche, ici, mordit ton cou,
Et que mon seul amour dont t'irrite la plainte
Foule éternellement un corps sableux et roux,
Traversant ce désert sans y laisser d'empreinte.

Ton œil, trouble océan, ronge un monde meurtri.
J'en gravis les méplats. J'en suis les pures lignes.
Telle est ma tâche unique : interpréter les signes
De ce visage clos où mon sort est écrit.

Nourriture mortelle et pourtant infinie,
Ce visage de lait, ce visage de sang
N'est plus qu'un fruit tombé dans mes paumes unies,
Qui, dévoré sans cesse, est toujours renaissant.

Les constellations et les vagues brisées,
Les bolides perdus que recueille la mer,
Atys, rien ne me vaut ta jeune face usée
Ni cet œil où je bois un long baiser amer.

Même en te trahissant, c'est toi que je respire.
Si je dors contre un cœur, il bat comme le tien.
Mon soleil ne se couche pas sur ton empire :
J'embrase un autre monde, et c'est toi que je tiens.

J'y fuis le culte affreux que ta piété me voue :
Épargne-moi l'autel, les victimes, les feux…
Je ne veux que ce feu d'aurore sur ta joue
Et l'animal encens qui naît de tes cheveux.

LES BOUCLES D'ATYS

Les dociles serpents de tes boucles mêlées
Obéissent aux vents qui font frémir les bois.
Atys, dont les cheveux sentent l'herbe brûlée,
Mon souffle les soulève et, tremblante, je vois
De reptiles dressés ta tête auréolée,
Et ton oreille nue et ton front découvert,
Ridé comme le sable au reflux de la mer.
Atys, dont les cheveux sentent l'humide automne,
Les reptiles tordus au front de la Gorgone
N'ont pas fait tant de mal que tes boucles d'enfant,
Que ces sombres anneaux dénoués à tout vent,
Que ces serpents joueurs jusque sur la paupière
N'en ont fait à mon cœur d'argile et de poussière.

REPROCHES D'ATYS A CYBÈLE

Je mêle ma voix au vent
Et mes larmes à la pluie
Et à ta sève mon sang.
Mais ce n'est pas toi qui cries.

Le vent seul émeut les cimes
Des insensibles forêts.
Moi seul j'ai commis tes crimes,
Moi seul je les ai pleurés.

Ton morne océan bouillonne
De cette humaine douleur.
Tu ruisselles de mes pleurs.
Tu n'es rien, tu n'es personne,

Et l'absente Sangaris
Seule occupe mon idée,
Elle seule est possédée,

Quand, couché sur toi, je ris.

CYBÈLE IRRITÉE

Tu ris, d'un rire fou qui blesse le silence.
Le front blanc de la mer se ride sous l'offense.
Où que tu sois caché, nous y sommes tous deux.
Tremble ! Ton souffle naît du souffle de Cybèle,
La conjuration des hommes et des dieux
Ne pourrait te ravir à la nuit de mon aile,
Et ton cœur inconstant mais malgré lui fidèle,
Quand il croit qu'il m'a fuie, erre à travers mes cieux !

TRAHISON D'ATYS

Les cimes de la mer imitaient le murmure.
L'orage qui rôdait à travers les ramures
Éclaira d'un feu bref deux mondes confondus,
Deux pâles univers l'un dans l'autre perdus :
Atys et Sangaris, dont la blancheur humaine,
L'espace d'un éclair, déconcerta ma haine.
Je tordis sur leurs corps mille bras furieux,
Mais l'âpre paradis où ces corps m'avaient fuie,
Le Plaisir, les rendait indifférents aux dieux
Et la foudre inutile embrasait de ses feux
Leurs jeunes flancs luisants de sueur et de pluie.
Alors je fis silence autour de ce bonheur.
Mes branches s'égouttaient sur la double torpeur,
Sur le double sommeil de cette chair souillée
D'où montait le parfum de la terre mouillée.

CYBÈLE ATTEND SON HEURE

Il faut fermer les yeux, Cybèle, ou que tu partes !
Tu souffres trop. La main de Sangaris écarte
Sur le front du berger les sauvages cheveux,

Et le vol titubant de sa petite bouche
Erre sans se poser sur un visage en feu.
Tu subis les soupirs jaillis de cette couche
Et ces cris insultant ton ombre et ton azur.
Mais tu sais que ce feu qui brûle les planètes
Meurt parfois au secret des humains et des bêtes,
Tu sais que le plaisir éteint les corps impurs,
Qu'Atys sort confondu de sa propre déroute
Et qu'enfin remonté de l'abîme, il écoute
Les coups sourds de son cœur sous le pelage obscur.

ATYS APRÈS LE PÉCHÉ

Atys repu dans les ajoncs s'ouvre une voie.
Il s'y déchire, il fuit une nymphe qui pleure.
Chaude et grondante au loin, Cybèle attend son heure
Et rôde autour d'Atys détaché de sa proie.
Le regard de l'enfant où meurt l'immonde joie,
Cet azur trouble encor où l'âme reprend vie
Est un ciel tourmenté que le vent purifie.
Mais sous les cils toujours sommeille une eau confuse,
Dort un secret d'ardeur, de fatigue et de ruse.

ATYS EST CHANGÉ EN PIN

Trop longtemps j'ai souffert de dénouer l'étreinte
Où votre humanité goûte une brève mort.
Pour un embrassement libre de toute crainte,
J'ai fait de toi cet Arbre, et je suis sans remords !

J'ai feint d'être jalouse, Atys, et je me flatte
D'avoir d'un faux-semblant joué les dieux du ciel,
Pour que, grand arbre humain, chaud de sève écarlate,
La résine à ton flanc coule comme le miel.

Un jeune pin tendu vers l'essence divine

Fait des signes au ciel avec ses longues mains.
Sa cime cherche un dieu, mais ses lentes racines
Dans mon corps ténébreux creusent de lents chemins.

Livre en vain tes cheveux à tous les vents du monde !
Tends tes branches au dieu que tu voudrais saisir !
Rien, rien n'arrachera ta racine profonde
A mon immense corps engourdi de plaisir.

Plus tu t'érigeras vers l'azur dont l'abîme
Recèle un pur amour inconnu de nos dieux,
Plus tes membres profonds jouiront de leur crime
Dans la nuit de mon corps que j'ai fermé sur eux.

Mais, brève éternité dont Cybèle s'enchante,
Toute étreinte a fini quand les dieux l'ont voulu.
Homme, arbre, sève ou sang ou résine gluante,
Un jour, fleuve brûlant, tu ne couleras plus.

Jusqu'à la fin des temps, il faudra que je porte
Atys debout, rongé d'essaims et de fourmis.
Tes racines seront la chevelure morte,
Les serpents sur mon cœur à jamais endormis.

Reptiles embaumés que rien ne putréfie,
Au cadavre d'Atys ils emmêlent mon sort :
Je tends cet arbre mort aux dieux que je défie.
Je me ramasse toute autour d'un arbre mort.

Mes vignes, mes forêts et mes sillons avides
Jaillissent en rayons de ce corps calciné.
Les astres, dans leur nuit cherchant ce gibet vide,
Comme un troupeau de dieux ont vers lui cheminé.

Et seule, je ne sais, noire colonne, ô pâtre,
Doux arbre humain qui fus de feuilles frémissant,

Sur ton cadavre nu, quel aigle va s'abattre,
S'agriffer à l'écorce et te couvrir de sang…

ATYS SANS NOMBRE

Cette écorce où je crus t'enfermer, tu l'as fuie.
Enfant dont j'avais fait cet arbre, je te vois,
Gracile, resurgir des ténèbres du bois.
Sur ton épaule brille une goutte de pluie,
Mon sable vainement s'ouvre sous tes pieds nus,
En vain ce corps si doux se recouvre d'écailles
Et saigne, jeune pin, par de longues entailles,
Je vois réapparaître un Atys inconnu
Du sombre de ces bois où chaque pin recèle
Un Atys endormi qui me fut infidèle.
J'ajoute un autre Atys à l'humaine forêt,
Et chaque fois l'enfant qui me suit d'âge en âge
Revient et, me fixant d'un œil pur et sauvage,
Attend de moi l'aveu de son propre secret.

LA GUERRE DES ATYS

Le présage au couchant d'une sanglante gloire
Arrache à la forêt ce soupir inhumain.
Les branches qui dormaient dans la verdure noire
Se froissent au hasard de leurs aveugles mains.
Les pins que j'ai chéris redeviennent des torses
D'adolescents cruels et d'enfants immolés
Qui s'écroulent sur moi, l'un à l'autre accolés,
Dans le parfum du sang et l'odeur de l'écorce.
Leur bouche déjà morte et leurs doux flancs ouverts
Me cherchent tour à tour sans que je les confonde.
O seins chastes d'Atys, ô poitrine inféconde,
Purs espaces du corps frémissants et déserts,
Impénétrable cœur qu'une flèche traverse,
O cuisses qu'écorchaient les ronces et les houx,

Devrai-je boire au fleuve pourpre né de vous,
Moi qui n'eus jamais soif que du froid des averses ?

ATYS CHRÉTIEN

Mais un dernier venu se coucha sur Cybèle,
Il ne murmura pas le-nom d'une mortelle
Ni ses mains ne cherchaient l'ombre d'un corps absent.
Tranquille et pur coulait ce flot de jeune sang.
Tout désir avait fui de la grappe écrasée
Entre le corps obscur et la terre embrasée.
C'était le même enfant, c'était un autre Atys
Que chacun de ces pins dans l'azur assoupis.
Un Dieu souffrait au cœur de cet être éphémère,
Dans ce torse tigré par l'ombre des fougères
Et que le sol durci brûlait de sa touffeur,
Un Dieu couvert de sang dont Cybèle avait peur.

CYBÈLE REGRETTE L'ATYS PAÏEN

Je n'ose m'approcher de l'enfant, dit Cybèle.
J'aime les corps mais non les âmes immortelles.
La Grâce de son Dieu le couvre comme une eau.
Dans la limpidité de cet Atys nouveau
Il ne subsiste rien de toi que je connaisse :
Tes boucles, ton front bas ni tes lèvres épaisses,
Tendre Atys phrygien qu'aux neiges de l'Ida
Dans cette aube des dieux Cybèle posséda,
Cœur double rejeté par la mer des vieux âges,
Doux être féminin dans un mâle exilé
Qui, pour atteindre enfin l'impossible partage,
Te déchiras la chair, d'un silex affilé.
La terre sèche but, lourdes gouttes d'orage,
Le sang noir que perdait l'éphèbe mutilé.
Les ménades couraient sur sa trace vermeille
Avec des rires fous et des appels stridents.

Et même la plus jeune approcha de ses dents
La sombre grappe humaine arrachée à la treille.
Dans le sable que tu souillais, sous un ciel bas,
Pauvre cœur, tu fuyais malgré ta plaie immonde.
Les enfants des pêcheurs menaçaient de leur fronde
Ta chair blessée à mort et qui ne mourait pas,
Tu fuyais, ignorant qu'à chacun de tes pas
Le sang trouble d'Atys ensemençait le monde.

ATYS EN ÉTAT DE GRACE

Je ne reconnais pas cet Atys que tu fus.
Ton Dieu t'a délivré du monstre vil et tendre
Dont tu n'as rien gardé que ce qu'il faut de cendre
Pour recouvrir un feu qui ne s'éteindra plus.
Et moi, Cybèle, autour du cœur où ce feu couve,
J'hésite gémissante et rôde à pas de louve.
Je pleure de te voir si frêle et si puissant.
Dors-tu ? L'herbe où tu dors te souille de sa sève.
Un oiseau s'interrompt de chanter comme en rêve.
Une cigale bat et s'accorde à ton sang.
Du pays de la mer où brûlent les pinèdes
Le vent du sud qui meurt dans les tilleuls flétris
T'apporte le parfum du corps de Sangaris,
Rivale que je hais, que j'appelle à mon aide.
Pour te livrer en songe à ce que tu chéris
J'ai sur toi de ce jour refermé la fournaise…
Mais en vain ! Les genoux salis d'un peu de glaise,
Tu te dresses, plus fort que l'été délirant.
Je n'eusse jamais cru qu'Atys était si grand !
L'Inconnu qui l'habite a, pour se rendre maître
Du doux serpent lové dans le repli d'un être,
Des charmes dont Cybèle ignore le secret.
De l'océan livide et des tristes forêts
Ni ton sang, ni ta chair ne demeurent complices :
Ton corps n'obéit plus au flux ni au reflux,

A la sève qui sourd Atys n'obéit plus.
Cet enfant maigre et dur connaît d'autres délices,
Un autre brisement, une meilleure mort,
Que la vague arrachée à l'abîme d'un corps.
Au dernier jour, ces corps confondus en Cybèle,
Les milliards de morts qui dorment dans la mer,
Se précipiteront hors de mon flanc ouvert.
L'œil obscurci déjà par la nuit éternelle,
Je verrai, des confins de mon dernier désert,
Sur leur joue embrasée une adorable aurore
Monter avec le sang et m'éblouir encore.
Ma part d'éternité demeure avec Atys.
C'est pour ne pas mourir que Cybèle éphémère
Épouse étroitement vos corps ensevelis,
Innombrables Atys ! Vous êtes ma poussière,
Ma poussière, c'est vous qui ressusciterez.
De vos cheveux naîtront d'odorantes forêts
Et toujours dans vos yeux dormira ma lumière.
Mes aubes, mes couchants qui rougissaient les eaux,
Brûlent dans vos regards attachés sur l'Agneau.
Le calme de la mer à vos cœurs enchaînée
Se mue en cette Paix qu'il vous avait donnée.
Mes fureurs qui jonchaient les plages de débris
Et ce halètement de la houle marine
Dont le souffle arrachait aux pins blessés des cris,
De tout temps à jamais gonflent votre poitrine
Lorsque, le front levé, vous contemplez le Fils.

ÉBAUCHE D'ENDYMION

En se cachant des dieux, sur cette humaine trace
D'étable, de marais, d'incendie et de miel
Que la terre encor chaude impose au pur espace,
Une meute sans cri se hâte dans le ciel.
Séléné flotte au gré de cette odeur puissante,
Elle hait le fumet des bêtes innocentes,

Mais préfère à ceux-là que tiennent en éveil
Les larmes, les soupirs des communes délices,
Ces corps désespérés qui n'ont pas de complices
Et que sur les prés noirs a cloués le sommeil.
Il a jeté sa peau de mouton et sa gourde,
Le bâton d'aulne frais encor poisseux et vert.
Son corps offert au ciel comme aux flots d'une mer
Est un pâle récif battu par cette eau sourde
Et blanche que répand la vierge au flanc ouvert.
Les collines, les seins, les jambes ramenées,
Séléné les enchaîne à son enchantement,
Et même les cheveux au front de son amant
Ont l'immobilité des cimes fascinées.

« Au cœur de cette nuit que j'ai changée en jour.
O grand arbre abattu, chargé de tes fruits lourds,
Laisse-moi déceler sous ton écorce dure
Les lieux tendres voués aux secrètes blessures,
Mais ne te trouble pas quand je disparaîtrai :
Tu sais que je demeure invisible à la proue,
Et qu'inclinant le front sur la nacre et le lait,
A l'écume du ciel je livre un bras distrait,
Jusqu'à ce que ma main ait rencontré ta joue.

» Une dormante main sans écarter les branches
Embrase en le touchant le duvet de tes bras
Et, très chaste, répand sur ta cuisse et ta hanche
La caresse d'un feu qui ne les brûle pas.
Mais t'épargnant l'éveil des tendres violences,
Et les pleurs du remords, et ses honteux silences,
Des scrupules du cœur les inutiles soins,
Je coule, je ruisselle au long des genoux joints,
Cherche une épaule dure où reposer ma joie
Et nourris mon amour de cette inerte proie. »

Inerte, le fut-il jamais ? Ce caillou pur

Et veiné : ce grand corps tout mouillé de rosée,
Cette gorge tendue au tranchant de l'azur,
Et sur l'herbe, parmi les figues écrasées,
Les boucles que répand sa tête renversée
Aux confins de ce front où ta main les endort,
Tout te peint le sommeil d'une bête engourdie
Ou d'un volcan qu'étreint sa lave refroidie…
Mais celle qui le grime et le déguise en mort,
Séléné jusqu'à lui jette une échelle d'or
Pour qu'il fuie à jamais les terres habitées
Et qu'il chemine seul sur les routes lactées,
Détournant vers des dieux qu'il avait méconnus
Un regard où l'humain ne se reflète plus.
Les troupeaux prennent peur de ce mort qui les garde,
Berger pétrifié qu'une déesse farde
Avec des doigts errants touchés d'un vague feu,
Et les chiens en pleurant viennent flairer leur dieu.
Un bouc hésite, approche, et son ombre cornue
S'allonge, enténébrant cette poitrine nue :
Comme au bord de la mer, il rêve au bord du sang
Et cache à Séléné le vaste corps, la face
Chérie où les péchés n'ont pas laissé de traces.
Elle cherche des yeux son immobile enfant.
A-t-il fui ? Séléné l'appelle en gémissant,
Mais il n'est pas d'écho dans les muets espaces,
Toute planète est sourde et les mondes sont morts
Et le nom qu'elle crie expire sur leurs bords.

… Jusqu'au soir où les chiens jappèrent, fous de joie,
Tournant au bas du ciel sur la brume des prés.
Plus riche que l'odeur de bouse et de marais,
Séléné reconnut le parfum de sa proie,
Cet encens cher aux dieux, qui monte des lieux bas.
Elle ne doutait plus qu'Endymion fût là
Tout gluant de pollen, de sève, de poussière…
Mais cette chasseresse aux flèches de lumière

Eut beau percer le cœur feuillu de la forêt,
Elle ne voyait pas l'enfant qu'elle flairait.

L'âme déjà liée aux délices du crime,
Elle avance un pied pur sur l'écume des cimes
Et, comme pour plonger en de profondes eaux,
Livre ses genoux durs et ses jambes unies
A l'abîme odorant des feuilles endormies
Et sombre, sans troubler le sommeil des oiseaux,
Jusques à ces remous des ramures dernières
Autour d'Endymion qu'elle avait cru perdu.
Soi-même s'exilant de sa propre lumière,
Du limpide silence hors d'elle répandu,
Séléné confondue avec ses chiennes lasses
Tient l'arrêt, elle aussi, devant la blanche masse
Qu'un songe pétrifie et que cache à demi
Le tissu frémissant des branches les plus basses,
Et s'agenouille en pleurs sur le corps endormi.

Ce sang et cette boue interrompent ta course,
Tu ne peux pas descendre au-dessous de ce lieu,
Ni te traîner plus loin d'Arcture et des deux Ourses,
Plus loin du noir azur où bat le cœur de Dieu,
Toi qui, trempée encor d'amour pris à sa source,
En recouvrais déjà le fauve Endymion
Et qui, pour le toucher d'un plus furtif rayon,
Sous le masque changeant des rapides nuées,
Malheureuse, cachais ta face exténuée !
. . . .

LA VEILLÉE AVEC ANDRÉ LAFON

Entre comme autrefois. Tu vis encor. La cendre
Chaude attire tes mains où ne luit pas d'anneau.
Tes yeux ont le silence et le sommeil de Veau,
O toi qui te taisais pour que Von pût Ventendre…

Tes lourds souliers au feu fument d'un long chemin,
Mais sur ton front rayonne une paix éternelle,
Et tu goûtes, au soir des combats inhumains,
L'anéantissement près de mon cœur fidèle.

Mon ami que mes mains n'ont pas enseveli,
Je fuis dans tes regards l'immense hiver funèbre
Et tous les corps vivants ou morts que cette nuit
Enveloppe de froid, de pluie et de ténèbre.

Une heure délaissant les martyrs, à travers
Les branches du passé touffu, mon cœur s'avance
Sur Vallée, au midi, quand les brusques piverts
S'éloignaient dans le bois en blessant le silence.

L'odeur de ce matin où tu étais vivant
Remonte d'un passé de songe et de faiblesse.
Les cloches des coteaux se mêlaient dans le vent,
Ma mère revenait de la première messe.

La houle qui berça mes voyages d'antan
Savait moins consoler ma souffrante insomnie
Que celle qui gonflait ta poitrine endormie,
O dormeur étendu dans l'herbe du printemps !

Ce soir reflue en moi où tu étais vivant,
Les feux de la Saint-Jean étoilaient les collines,
Le sang ne souillait pas les cheveux des enfants,

L·hiver ne glaçait pas d'immobiles poitrines.

Au retour des chemins où nous ne causions plus,
Tu dénombrais au ciel les astres, tes royaumes.
Un bouvier presque enfant passait, d'ombre vêtu :
Comme ils étaient vivants encor, les jeunes hommes !

Comme vous vous leviez, fronts ce soir confondus
Dans l'argile d'où votre odeur se lève et rôde…
C'était l'époque où l'août sur les provinces chaudes
Tend ses ciels traversés de bolides perdus.

Mon André, ton silence emplit ce soir l'espace.
Ce calme en moi, c'est bien ton éternelle paix.
Que la fenêtre est vide où ton corps se penchait !
Et pourtant, tu es là, silencieuse Face.

Ainsi nous poursuivons cette étrange vdllée,
Loin d'un monde à jamais souillé du sang d'Abel.
Je ne t'arrache pas à ton songe éternel.
Tu ne regardes rien, hors mes lèvres scellées,

Jusqu'à ce que, tremblant de vertige et d'effroi,
Surgissant de ma couche au brusque appel du Père,
J'apparaisse souillé et nu dans ta lumière,
O mort ! et me découvre aussi vivant que Toi.

1915

L'AFFAIRE FAVRE-BULLE

CECI m'a frappé d'abord à la Cour d'assises : la créature qui a mis en branle cet appareil terrible, l'accusée, ne compte guère : c'est dans ce drame le personnage sans importance, – indispensable au jeu, comme la balle que les joueurs se disputent, elle sert à chacun des brillants protagonistes pour manifester le génie qui leur est propre. Meurtrière, déshonorée, traquée, finie, il lui reste de servir à la gloire d'hommes jeunes, forts, heureux, pressés de rivaux qui les talonnent, débordants de talent et de puissance. M. le président Bacquart lui doit d'avoir manifesté cette autorité souveraine qui a purifié la Cour d'assises d'un immonde public d'oisifs et de belles curieuses. Surtout, il a montré une fois de plus que la défense ne lui fait pas peur, qu'il existe au monde un président d'assises pour clore le bec à un avocat et pour le dominer jusqu'au dernier acte du drame : dès la première passe entre le magnifique président Bacquart et Me Raymond-Hubert, j'ai compris que l'accusée était perdue.

Non que Me Raymond-Hubert ne doive beaucoup lui aussi à la créature misérable pour laquelle il s'est battu seul contre tous. Spécialisé dans le pathétique, il a supplié, il a gémi, prouvant ainsi qu'il reste le meilleur des avocats possibles dans les causes indéfendables. Ce n'est point la faute de cet orateur qui, entre tous les dons, a reçu celui des larmes, si la cause de Mme Favre-Bulle exigeait, selon nous, une analyse serrée de circonstances, une défense méthodique et froidement raisonnée. Mais quoi ! ce n'était pas son genre ; c'était, malheureusement pour l'accusée, celui de Me Maurice Garçon, avocat de la partie civile qui, lui aussi, s'est bien servi de la créature

prise au piège : il l'a même étendue roide, au plus beau moment. Car, s'il raisonne, ou feint de raisonner, avec une rigueur qui, pour n'être qu'apparente, n'en a sans doute que plus de force sur l'esprit des jurés, il ne se prive pas non plus des effets de sensibilité ; mais les meilleurs, chez lui, ne visent pas à l'attendrissement, bien loin de là ! Il cherche, dans la créature qui lui est livrée, le bon endroit, et frappe soudainement, d'une phrase, d'un mot ; reprend le fil de sa plaidoirie, puis, tout à coup, lève de nouveau ses grands bras, détend son long corps comme annelé et pan ! pan ! Derrière lui, l'arbre humain, à demi abattu, frémit sous la cognée. Ah ! Me Maurice Garçon avait beau jeu : Mme Favre-Bulle a tout quitté pour vivre chez son jeune amant qui habitait déjà avec une vieille maîtresse ; elle les a assassinés tous les deux. Aucune autre défense pour la meurtrière que de dire ce qui est probablement la vérité : cet homme qu'elle adorait l'obligeait à des actes immondes. Il ne dépend pas de Mme Favre-Bulle que cela ne soit pas vrai ; mais quelle aubaine pour Me Maurice Garçon : un assassin qui salit la mémoire de sa victime ! Un dernier coup : la vieille poupée cassée s'effondre, l'audience est interrompue.

Dans ce même Palais de Justice, autrefois, le médecin rappelait le patient à la vie et la torture reprenait au point où on l'avait laissée. Rien n'est changé. Aujourd'hui encore, la vieille poupée tant bien que mal rassise dans le box, Me Maurice Garçon recommence de frapper.

Non que ce grand avocat soit un bourreau : il défend un mort. Mais si, dans ce drame, la meurtrière est le personnage qui ne compte plus, que dirons-nous des victimes ? Ce Léon Merle, que sa maîtresse a abattu à coups de revolver, est un mannequin dont la défense et l'accusation se servent tour à tour : noble jeune homme, héros de la guerre, tendre cœur, trop tendre, trop bon, qui a élevé ses petites sœurs ; triste sire à l'affût des vieilles femmes innocentes et inflammables, et qui, après les avoir séduites et avilies, les oblige à chiper des titres dans le coffre du mari… Voilà les deux Léon Merle, celui de la partie civile et celui de la défense, entre lesquels les jurés pourront choisir. Quant au garçon assassiné, sans doute ne ressemblait-il ni à l'un ni à l'autre de ces deux mannequins. Qui était-il ? Nul ne le sait plus ; – pas même la vieille Hermione qui le chérissait plus que tout au monde et qui l'a tué pendant qu'il était endormi.

*

* *

Depuis qu'il existe des hommes et des femmes, il y a une certaine route qui mène de la volupté à la mort, route battue par des millions de couples, et qui pourtant demeure inconnue. Peut-être les hommes éminents réunis dans ce prétoire eussent-ils pu, dans cette chair saignante que le destin leur livrait, chercher le secret de l'antique alliance entre l'amour et le crime, entre la mort et la volupté. Avocats, magistrats, c'est leur métier que de connaître l'homme et nul doute qu'ils excellent dans cette connaissance – tous, et d'abord ce président Bacquart dont on se souvient d'avoir vu, sous les perruques du grand siècle, le visage sévère et la lippe dédaigneuse ; qui entre en scène d'un pas à la fois léger, rapide et majestueux, et qui, olympien et comme chargé de foudres, dit soudain avec une bonne grâce noble et charmante : « Asseyez-vous, Messieurs. » Et après lui, ce jeune Me Maurice Garçon, psychologue comme un chirurgien est anatomiste (un chirurgien ou un bourreau chinois), dont chaque coup porte exactement au point voulu, et que sa parole n'entraîne jamais au delà de ce qu'il vise. Oui, tous, et même le pathétique Raymond-Hubert ; et même M. l'avocat général Rolland, orateur armé de poncifs redoutables, évidemment ennemi des grandes passions, et qui met au service de la société de très vieilles armes mais éprouvées, car la rouille envenime les plaies.

Hélas ! Tous ces psychologues de profession n'ont que faire de leur science ! On ne leur demande pas d'approfondir mais de simplifier. Il s'agit de se tenir au niveau de cette douzaine d'hommes moyens, non certes choisis au hasard, comme je l'ai cru longtemps, mais élus pour leur médiocrité même. Se tenir au niveau, ne pas monter, mais ne pas trop descendre non plus : Me Raymond-Hubert a voulu trop bien faire, il a visé un peu bas.

Dès que la discussion tend à s'élargir, magistrats, avocats, échangent le signe de détresse : littérature ! littérature ! roman ! drame ! Et pourtant, que font-ils eux-mêmes, pour séduire le monstre du médiocre, le monstre aux douze têtes, sinon de la littérature, – de la littérature à l'usage des petits commerçants, amateurs de cinéma, qui paient leurs impôts et qui n'ont pas de casier judiciaire ? Quand il s'agit de Me Maurice Garçon, je conviens que c'est de la passionnante littérature, mais intéressée et, si j'ose dire, industrielle : que de ficelles ! que de trucs ! La philosophie même ne leur

fait pas peur. L'accusée est-elle responsable de son crime ? Cette seule question pose le problème de la liberté. Comment une femme, sans reproche pendant vingt ans, a-t-elle pu tomber d'un coup dans cet abîme ? C'est le problème de la personnalité. Ne pourrait-on déclarer avec le moins de phrases possible : les crimes passionnels se multiplient en France parce qu'ils ne sont pas châtiés ; l'assassin ne manifeste aucune folie apparente, il semble avoir réfléchi avant d'agir… Mais non, ce ne serait pas de jeu, ces messieurs sont des littérateurs, ils décident d'aller au fond des choses. Il ne leur suffit pas de protéger la société ; ils prétendent, ces êtres divins, vêtus de robes sacerdotales, descendre dans une conscience, discerner les motifs et les causes, remonter jusqu'aux sources de l'hérédité, interpréter les signes dans les entrailles des victimes, – et cela en trois quarts d'heure et en gardant toujours le contact avec les douze bourgeois qu'ils ont dérangés tout exprès et qu'il faut bien distraire un peu : et c'est pourquoi M. l'avocat général Rolland leur a lu, selon le rite, les lettres d'amour de l'accusée. Elles auraient été des armes précieuses entre les mains de la défense ; elles auraient pu servir à mettre ce mystère en pleine lumière : l'homme que cette femme a assassiné, elle l'adorait, elle avait tout quitté pour le suivre… Mais que prétendait prouver M. l'avocat général ? Sans doute suivait-il une tradition : à l'Opéra-Comique, les amateurs de Massenet attendent « l'air de la Lettre » ; c'est le même public. M. l'avocat général, noble vieillard, a donc lu d'une voix blanche, sèche, pointue : « Mon adoré, je ne puis attendre quarante-huit heures… » J'ai fait un effort, j'ai regardé la femme dont les épaules tremblaient.

Ce frémissement ne lui servira de rien : elle joue mal ; on ne la voit pas souffrir. Et pourtant, que les larmes et les cris ne prouvent guère, les hommes en robe et les jurés le savent. Pour prononcer des paroles touchantes, pour demander pardon, pour pleurer sur ses victimes, il faut que subsiste une possibilité de calcul. Rien ne ressemble plus à l'indifférence et à la sécheresse, que le désespoir. Traquée par trois puissants molosses, cette bête se met en boule et ne sait que frémir.

Une seule arme lui reste, cette beauté touchante qui a résisté à une année de prison, à toute ces nuits sans sommeil. Elle aurait tort de s'y fier. Ce que le destin abandonne à ces douze « hommes dans la rue », c'est la blonde fatale qu'ils connaissent bien, depuis le temps qu'ils vont au cinéma. Et puis, n'y a-t-il pas dans tout quadragénaire un mari trompé, au moins en

puissance, un homme qui n'a pas été aimé, qui n'est plus aimé ? Voilà que leur est livré l'être joli, parfumé, inaccessible devant lequel il faut, dans la vie, ployer l'échine ; voilà la dame enfin, sœur de celle qui, hier peut-être, dans le métro, a dit à l'un de ces jurés : « Vous êtes un mufle, Monsieur ! »

Mais la dernière illusion que garde une femme, c'est celle de son pouvoir sur les mâles, jeunes ou vieux. A la minute terrible où on lui demandera s'il ne lui reste rien à ajouter, l'accusée secouera sa tête douloureuse, puis, levant ses paupières, elle fixera longuement le jury de ses yeux célestes qui durent toujours être beaux, mais qui, meurtris, brûlés de larmes, émurent peut-être le plus jeune des jurés : « J'aimais jusques aux pleurs queje faisais couler… »

La jeunesse de ce visage, la défense et la partie civile ont feint de ne pas la voir : Me Raymond-Hubert avait besoin d'une vieille femme pour rendre plus odieux son jeune séducteur ; la cause de Me Maurice Garçon exigeait aussi une roublarde sur le retour. Tandis qu'accusateurs, défenseur et témoins échangeaient des considérations prévues touchant la ménopause, j'observais sur cette figure détruite une enfance mystérieuse : « C'est de là qu'il faut partir pour tout comprendre », me disais-je. Vingt années de vie bourgeoise, rangée, casanière ; trois ans de passion, de débauche et de meurtre : ces traits puérils recèlent peut-être le mot d'une telle énigme.

La Cour d'assises ne s'occupe que du connu ; elle revient inlassablement sur les circonstances matérielles du crime, les moins significatives. Mais ni l'accusation, ni – chose incroyable ! – la défense, n'ont longuement interrogé la bourgeoise placide qui, pendant ces vingt années, couvait, portait en elle l'adultère et deux assassinats. Pourtant cette criminelle effondrée n'est pas une autre femme que celle dont une impayable dame, une espèce de Mme Cotard, disait à la barre des témoins : « C'était une personne très convenable, très comme il faut, ordonnée, économe, et tout… Sans quoi, je ne l'aurais pas fréquentée ! » Rien ne trahissait donc, chez la charmante Mme Favre-Bulle, la créature forcenée qu'elle était déjà à son insu, qu'elle nourrissait… de quoi ? De quelles curiosités ? De quelles habitudes ? Nous, qui ne sommes pas des juges, nous n'avons pas le droit d'avancer dans ces ténèbres. Il n'empêche qu'à la Cour d'assises où chacun s'attarde à d'inutiles et affreuses cruautés, où une pauvre vie est tout entière ouverte et vidée de ses secrets les plus tristes, la délicatesse et la discrétion

interviennent soudain là où la défense de l'accusée exigerait qu'on les sacrifiât. Avec une simplicité déchirante, un homme est venu déposer en faveur de celle qui l'avait trahi. A cette minute, je voyais en esprit ces mots que Pascal a isolés au milieu d'une page : « grandeur de l'âme humaine ». Mais tandis qu'il parlait du respect que chacun éprouvait pour une épouse alors irréprochable, tandis qu'il exprimait les sentiments de confiance, de tendre vénération qu'elle lui inspirait à lui-même, j'épiais le joli visage à demi caché par le col de fourrure, et me livrais à des hypothèses toutes gratuites et peut-être absurdes. Hélas ! Nous avons nos affaires, nos soucis, nos ambitions. Autant que nous aimions encore, mille désirs nous poussent en avant, nous distraient de la créature si proche de nous, si pareille à nous, liée si étroitement à notre chair que nous ne la voyons plus. L'instinct du mari vieillissant est de déifier sa femme, de l'élever au-dessus de toutes les autres femmes, de faire un acte de foi dans sa pureté, de la sacrer invulnérable. Grâce aux enfants, il arrive qu'il ne paie pas trop cher cet excès d'idéalisme. Si j'avais été juré, j'aurais voulu savoir pourquoi l'accusée n'avait pas eu d'enfant.

C'est encore une très honnête femme que le jeune Léon Merle regarde un jour dans le métro. Elle est jolie ; on peut toujours essayer ; histoire de s'amuser un peu ; on va bien voir si ça rend. Qu'il existe dans la chair un principe de corruption, de folie et de mort, le monde se moque de ceux qui le professent ; il les accuse d'avilir la nature, de calomnier la vie. Et pourtant cette exigence de pureté qui semble inhumaine, est à la mesure exacte d'une autre exigence : une faim et une soif, celles qui s'éveillent dans cette bourgeoise de quarante-deux ans sous le regard d'un garçon faraud. Quoi de plus innocent, selon le monde, que de « faire de l'œil » à une dame, que de la suivre ? Elle résiste des jours, des mois ; mais il s'acharne, il y mettra le temps, il l'aura. Cette résistance ne compte pour rien aux yeux des juges vertueux et des avocats sans tache à qui la sensualité d'une femme sur le retour fait horreur. Les saintes gens ! Ils n'ont jamais désiré, ni poursuivi, ni traqué, ni avili personne ? « Nous qui ne sommes pas des meurtriers… » s'écrie Me Maurice Garçon. Hélas[1] ! qui d'entre nous pourrait jurer qu'il n'en est pas un ? A cette femme au bord de la vieillesse, un jeune homme répète chaque jour : « Être aimée une fois encore, une dernière fois… » Pour y résister, il faudrait une force toute-puissante.

Elle cède enfin. La voici devenue une femme mariée qui a un amant, comme il en existe des milliers. Elle aurait pu vivre ainsi honorée, tranquille. Comment Me Raymond-Hubert a-t-il négligé de dire cela qui est l'essentiel ? La plupart des hommes et des femmes savent apprivoiser leurs vices ; ils les assouvissent en secret, ils ne compromettent rien ; les gestes immondes qu'ils satisfont dans les ténèbres ne les détournent pas d'obtenir le bonheur qu'ils convoitent dans la lumière. Il aurait fallu attirer l'attention des jurés sur l'étrange conduite de cette Parisienne qui, dès qu'elle a un amant, quitte le lit conjugal, et exige de faire chambre à part. Voilà une femme qui ne se partage pas ; le partage est au-dessus de ses forces. Ce reste d'honnêteté, de délicatesse, c'est cela qui la perdra. Car elle est incapable d'aucun calcul. Vous feignez de ne pas croire que c'est le dégoût, l'horreur d'une vie à trois qui la pousse au meurtre et pourtant, dès le commencement de sa faute, vous voyez bien qu'elle ne peut appartenir qu'à celui qu'elle aime. Ne pouvait-elle s'en tenir là, et sauvegarder sa position dans le monde ? Non, le mensonge, qui est le pain quotidien de tant d'épouses, elle ne le supporte plus ; elle livre son secret à un mari confiant et surmené, et qu'il eût été facile de duper jusqu'à la fin. Sans doute elle a d'autres raisons, à ce moment-là : son amant la poussait à tout rompre pour le suivre. Quels étaient les desseins de cet homme ? Me Maurice Garçon croit-il très ressemblant le portrait flatteur qu'il en a fait pour les besoins de la cause ? Et quand il établissait un rapport entre l'héroïsme du soldat, la gentillesse du grand frère et les habitudes secrètes de l'amant, aurait-il pu me regarder sans rire ? Mais laissons ce pauvre mort. Il reste que si Mme Favre-Bulle avait su « administrer » sa passion, tenir la balance égale entre les exigences de la vie sociale et ses plaisirs clandestins, comme font les autres, elle ne serait pas gisante sur ce banc. Mais oui, Messieurs les jurés ! il arrive souvent que ce que nous portons en nous de meilleur soit utilisé par ce que nous avons de pire. La bête inassouvie, qu'un jeune ravageur a déchaînée dans cette femme, se servira de la répugnance au partage qu'elle a toujours éprouvée, peut-être aussi de son désintéressement, de son indifférence aux avantages sociaux.

Vaincue par les supplications et par les promesses de son amant, elle consent à venir vivre chez lui, il est entendu que la vieille maîtresse laissera la place… A Me Maurice Garçon qui insinuait que l'accusée a imposé sa

présence à Merle, pourquoi Me Raymond-Hubert n'a-t-il pas répondu en insistant sur ce fait que Merle apporte lui-même une valise et une malle chez les parents de Mme Favre-Bulle, pour qu'elle y entasse des effets et des titres. Comment douter après cela que c'est lui qui l'a attirée par de fausses promesses… Et maintenant, prise entre cet homme et cette vieille rivale, que ne doit-elle subir ? Des paroles de bon sens tombent de l'Olympe où siège le président Bacquart : « Vous dites qu'on vous obligeait à commettre des actes abominables ? Je vous réponds que vous n'aviez qu'à revenir chez votre mari. » Eh ! oui : il fallait agir comme elle aurait agi si elle avait été une autre. Pourquoi donc a-t-elle perdu son sang-froid, cette brûlée vive ? Non, elle ne retournera pas sur ses pas. Derrière elle, les ponts sont rompus ; elle ne peut plus se passer de cet homme ; il est au-dessus de ses forces de le quitter, au-dessus de ses forces de le partager. Dès cette minute, elle est perdue. L'Ennemi de la vie ne la lâchera plus, il faut qu'elle passe par la mort ; aucune autre sortie possible : mais qu'elle se tue, ou qu'elle assassine, la · puissance des ténèbres a, dès maintenant, partie gagnée.

Le jury a répondu : « oui » à toutes les questions, mais peut-être la formule « circonstances atténuantes » laisse-t-elle quelques illusions à l'accusée. Pendant que la Cour délibère et que l'Olympe demeure vide, je l'observe. A mesure que les minutes s'écoulent, elle se tasse, elle se réduit, les épaules ramenées ; effroyable destruction d'un être que l'œil peut suivre. Elle se rapetisse le plus possible comme la chenille qui attend le coup de talon. Quelle solitude ! Les deux jeunes gardes qui veillent sur cet abîme de souffrance rient et s'interpellent d'un bord à l'autre. Ils seront gentils, tout à l'heure, quand elle tombera pour la deuxième fois, ils ne sont pas méchants, ils manquent seulement d'imagination. Quel prix aurait pour elle, à cette seconde, une main pressée, une épaule offerte ! On ne peut rien pour elle que prier. Elle prie peut-être, elle aussi, la pieuse petite fille qu'aimaient, il y a quarante ans, les Dames du Calvaire de Bezons. Pourquoi lèverait-elle les yeux vers ce cadre vide ? La société qui la rejette a renié le Christ et l'a chassé du prétoire. Ce n'est que dans son cœur d'enfant que le malheureuse peut retrouver l'image sacrée ; mais aucune voix, à cette minute, ne lui rappelle la parole d'un des deux hommes condamnés à mourir avec le

Christ : « Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes. Mais Lui, il n'a rien fait de mal. »

– La Cour !

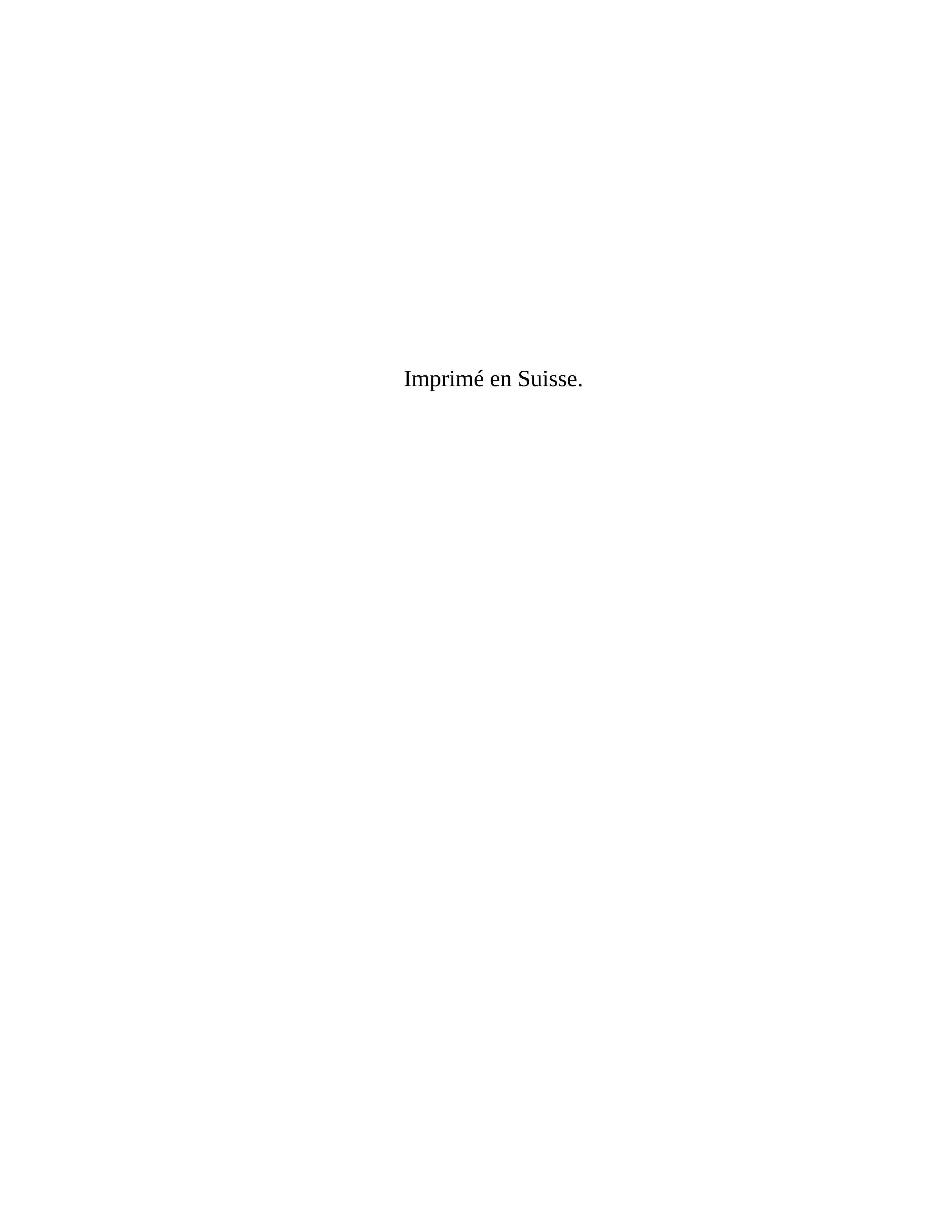
L'accusée se tient debout, vacille. Le président Bacquart rentre en scène, léger, rapide, olympien ; elle n'ose regarder en face cette nuée écarlate qui accourt, chargée de foudre.

« Vingt ans de travaux forcés. »

Le pauvre corps s'effondre. Une petite main gantée s'agite au-dessus de l'abîme. C'était prévu : le médecin attendait derrière le portant. Il se précipite, saisit le poignet de la victime et rassure le président qui s'est interrompu : « Oui, oui, elle peut entendre… » Le reste de l'arrêt est lu vite, mais d'une voix qui ne tremble pas. Les gardes enlèvent le cadavre.

Non, ce n'est pas contre le châtiment que nous protestons : il était nécessaire, hélas ! Mais quel que soit le crime d'une créature humaine, à ce degré de honte et d'abandon, elle mérite la pitié, et même le respect, et même, un chrétien ose l'écrire, l'amour. Elle devrait nous être d'autant plus sacrée qu'elle fut, pendant des années, une femme sans reproche et que ses crimes ne lui ressemblent pas. Pendant deux longs jours, selon les lois de cette jungle, un pauvre être atterré fut l'enjeu d'une partie, d'ailleurs très belle, où des hommes pleins de force ont montré leur génie.

Ce qu'il y a de plus horrible au monde, c'est la justice séparée de la charité.



Imprimé en Suisse.